

L'ERMITAGE DE LONGEBORGNE



L'ERMITAGE DE LONGEBORGNE

L'acte original de 1522 reproduit à la p. 9 provient des Archives cantonales, fonds d'archives de la Bourgeoisie de Sion (ABS tir., 50/1).

L'huile sur toile de R. Ritz, p. 55, a été reproduite avec l'autorisation de son propriétaire, M. Eugène-Jean Fert-Orsat, Genève.

Le plan de la p. 70 a été mis au net par Jean-Claude Balet (Service des monuments historiques et recherches archéologiques), d'après un relevé d'Alphonse de Kalbermatten, architecte.

Le dessin d'Emil Wick, p. 71, provient du manuscrit AN VI 50, Bibliothèque publique de l'Université de Bâle.

Le cliché couleur de la p. 97 a été offert par M. Bernard de Torrenté, Sion.

Les clichés couleur des p. 101, 115 et 119 ont été mis à notre disposition par M. Bernard Wyder, St-Pierre-de-Clages, directeur du Manoir de Martigny.

Collaboration photographique:

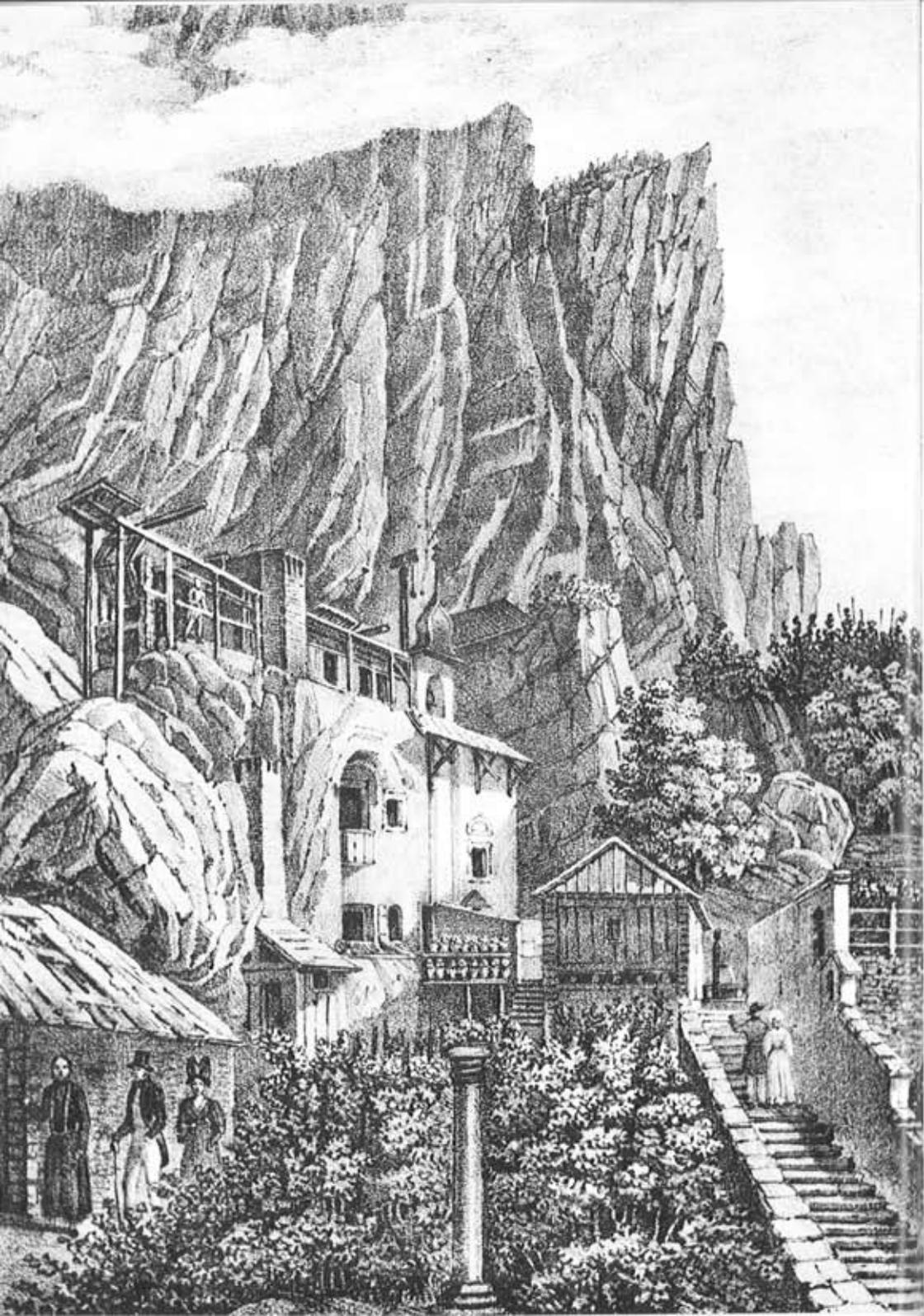
- Archives cantonales (pp. 50 et 52, anonymes)
- Revue «Treize Etoiles», photo Oswald Ruppen, Sion (p. 59).

Qu'il nous soit permis d'exprimer ici notre gratitude aux personnes et aux institutions susnommées, grâce à la générosité et à la compréhension desquelles la réalisation de cet ouvrage a été facilitée.

La conception graphique est de Jean-Marc Biner.

Couverture: *L'Hermitage de Lonzenborgne près Sion*, détail de la grande gravure de Sion, par Johann Isenring, St-Gall, 1831.

Ermitage de Longeborgne près de Sion, >
lithographie de Laurent Ritz, 1839.



SOCIÉTÉ POUR LA SAUVEGARDE DE
LA CITÉ HISTORIQUE ET ARTISTIQUE

Annuaire no 9

1979

CATHERINE SANTSCHI
GAËTAN CASSINA
BERNARD WYDER

L'ERMITAGE DE LONGEBORGNE

Photos de Jean-Marc Biner

IMPRIMERIE SCHMID S.A. SION

L'HISTOIRE ET LES HOMMES

Le site

A trois kilomètres et demi du centre de Sion, un sentier escarpé, partant du village de Bramois, conduit le long de la Borgne jusqu'à une petite esplanade surplombée, menacée par une énorme falaise. La nature et les hommes y ont ménagé un refuge dont la vocation religieuse n'a cessé de s'affirmer et de se renforcer depuis plusieurs siècles. Mais les milliers de pèlerins et de voyageurs qui empruntent la route de Sion à Bramois ou laissent leur voiture au pied du petit chemin pour se rendre aux chapelles et à l'ermitage de Longeborgne, ne sont pas également sensibles à l'atmosphère qui émane de ce paysage. La spiritualité, la religion, les hommes l'ont apportée avec eux, si l'on ose dire.

En effet, les cavernes, les «baumes» de Longeborgne semblent avoir eu d'abord un usage défensif, peut-être militaire; dans le plus ancien texte sûr qui nous parle de Longeborgne, l'acte du 15 juin 1522 par lequel la communauté de Bramois les concède au franciscain Jean Bossié et à ses six compagnons pour s'y établir et y construire une chapelle en l'honneur de Notre-Dame et de saint François d'Assise, les gens du village réservent expressément leur droit de se réfugier dans ces grottes en cas de nécessité de guerre, ou en d'autres occasions¹.

Des rochers d'une hauteur «effrayante»: telle semble être la principale caractéristique de ce site de Longeborgne, que le géographe bâlois Sébastien Münster décrit, d'après une relation reçue du Valais, dans la première édition de sa *Cosmographie* parue en 1544. Il nous apprend par là même que l'établissement projeté: tout un monastère, avec église, cuisine, cellules et autres locaux, a été réalisé, mais que tous les moines sont morts d'une épidémie. Lorsqu'il s'y rendit en personne en 1546, le petit établissement était désert². L'historien zurichois Johann Stumpf, dans sa *Chronique de la Confédération suisse* publiée en 1548, ne fait que reprendre à son compte les informations données par Sébastien Münster; mais il suppose pour sa part que les moines sont morts à cause de l'humidité dégagée par les rochers. Cela n'a rien d'invraisemblable, puisque le dernier véritable ermite de Longeborgne, le Père Hugues Delogne (ermite de 1945 à 1965), dut renoncer à loger dans la grotte située au-dessus de l'ermitage pour s'installer dans une cellule attenante, construite en maçon-

nerie, son médecin ayant déclaré qu'il était inutile de soigner ses rhumatismes si le bon père voulait continuer à vivre dans des conditions aussi insalubres.

Le décor est donc planté. Il ne changera plus. Aux alentours de 1630-1645, la Bourgeoisie de Sion, qui avait acheté le vidomnat de Bramois en 1569, exploitait là une poudrière. Il n'est pas exclu que l'on ait creusé certaines grottes pour y chercher du salpêtre. Mais en 1657, lorsque l'ermite François Legras fut établi à Longeborgne par l'autorité de l'évêque de Sion, le site n'était guère hospitalier. Le grand sacristain du chapitre, Jean-Joseph de Sepibus, official du diocèse, en témoigne. Relatant cet épisode dont il est un des principaux acteurs, il constate que « les bâtiments construits sur la hauteur du rocher s'étaient presque tous écroulés; les jardins et les murs que l'on y avait édifiés et dont il ne restait que quelques traces étaient réduits en sable, par la chute des pierres, la terre était stérile, etc. »³. Un habitat aussi désolé ne pouvait attirer que des vocations héroïques. Les efforts conjugués des évêques, de la Bourgeoisie de Sion, des ermites et de nombreux donateurs firent bientôt de Longeborgne un but de pèlerinage, qui est aujourd'hui le plus florissant du Valais. Dès la seconde moitié du XVII^e siècle, les ex-voto, le mobilier, les fondations de messes, les documents d'archives attestent le développement pris par la dévotion à Notre-Dame de Compassion, principale patronne de l'ermitage.

Des miracles y avaient eu lieu, si l'on en croit l'acte du 4 juillet 1699 par lequel le nonce apostolique auprès des Cantons suisses, Giulio Piazza, donne à la Ville de Sion le droit de patronat sur Longeborgne⁴. Ce patronat consistait à administrer les chapelles et l'ermitage, à nommer le ou les ermites chargés d'en assurer la garde, et comportait aussi le devoir très coûteux d'entretenir les bâtiments. Quant à la surveillance des ermites et du pèlerinage sur le plan moral et spirituel, elle demeurait à l'évêque du diocèse, ainsi que le nonce le précise dans une lettre adressée à la Ville de Sion le 29 juillet 1699⁵. Ce droit de patronat, et les dépenses qui en découlaient, la Ville et la Bourgeoisie de Sion les assumèrent avec fidélité jusqu'à la fin de 1932. Par contrat du 31 décembre 1932, tous les droits et charges sur Longeborgne passèrent aux bénédictins, qui les possèdent encore aujourd'hui: l'établissement dépend du monastère du Bouveret.



Résonances littéraires

Mais le paysage reste ce qu'il est: effrayant et sauvage. Voici ce qu'écrivit en 1812 le médecin Hildebrand Schiner dans sa *Description du département du Simplon*: « Vous verrez tout à coup un changement total de la nature; vous n'y verrez plus la nature cultivée, vignes, champs et prairies; mais la nature nue et toute sauvage; vous serez saisis d'effroi à l'aspect de cette chaîne frappante des rochers élevés et brisés, pendant presque perpendiculairement sur votre tête; vous serez frappés de surprise à la vue de leurs débris répandus à vos pieds et dans le torrent de la Bornia qui les baigne. Enfin vous serez étonnés en voyant cette vaste solitude, qui inspire au cœur du profane ce respect dû à cette sainte demeure, de laquelle vous vous approchez, dont l'arrivée depuis là commence à être pénible, le sentier, qui y conduit, à devenir plus étroit, garni de symboles et des mystères de la passion de notre Seigneur, plantés sur le bord supérieur du sentier, sur des colonnes de pierres, où les dits tableaux de la passion se trouvent renfermés par des grillages de fer (...) Enfin (...) on arrive à un plateau (...) devant la porte de cette sainte retraite, où l'on fait une seconde pause pour reprendre haleine, et pour contempler depuis cette station les vastes et belles horreurs de la gorge de la vallée d'Hérins que vous présentent les rochers immenses des deux côtés de la



Pierre aux armes de Sion (XVIIIe s.) évoquant le droit de patronat de la ville, façade de la chapelle.

rivière. Depuis cet endroit, vous entendrez le bruit des eaux qui se précipitent de cascades en cascades, en longeant dans son fond cette double, rude et immense chaîne de montagnes. Depuis là enfin, vous observerez les jeux admirables de la nature, et l'effet de l'hardiesse téméraire et surprenante des hommes, d'avoir osé établir de saintes retraites au milieu des rochers, et sur le bord des précipices les plus affreux, et des dangers sans fin, pour y servir et plaire à leur Dieu, ignorés du monde. Quelle résolution, quelle fermeté ne doit pas être celle de ces pieux Ermites qui s'y renferment ! »⁶

Dans cette description, l'impression d'horreur et de crainte causée par la nature sauvage l'emporte encore, mais des éléments nouveaux apparaissent : l'appréciation esthétique de la montagne — « les vastes et belles horreurs de la gorge » — où l'on sent l'influence de Rousseau et de ses émules, et surtout la relation entre la solitude imposante du paysage et le sentiment religieux.

Par la suite, les abords immédiats de Longeborgne seront domestiqués, notamment par les travaux de l'ermite Franz-Xaver Rieser (ermite à Longeborgne entre 1829 et 1877), qui crée un jardin et des vignes, par l'activité du capucin Cyprien Cretzaz, installé à Longeborgne par ses supérieurs de 1907 à 1919, et par les moines bénédictins, gardiens du sanctuaire depuis 1924.

L'héritage de Chateaubriand et le romantisme ont marqué les générations dont ces hommes sont issus. Dans leurs descriptions de Longeborgne, ils insistent toujours plus sur l'apport du paysage à la spiritualité, sur une certaine douceur qui se dégage de l'ermitage et de l'atmosphère des chapelles, et nourrit une religiosité intime, empreinte de tendresse. En 1864, le Père capucin Laurenz Burgener, qui a parcouru et recensé tous les lieux de pèlerinage de Suisse, parle du « frisson sacré » qui saisit le pèlerin au moment où il pénètre dans la chapelle. « L'obscurité pleine de mystère » fait que « son âme se sent élevée et disposée à la prière », « il est saisi par le caractère sacré et divin, et oublie les soucis et les peines qui l'oppressaient au dehors »⁷. Le Père Cyprien peu après 1911 parle sur le même registre, en accentuant peut-être le pittoresque du site⁸, tandis qu'en 1934, le Père Bennon Zimmermann fait apparaître la relation entre le paysage et la piété individuelle : « A peine engagé dans l'étroite vallée, il perd le monde de vue, et c'est dans un désert sacré qu'il pénètre à la suite de Notre-Seigneur. De station en station, le long du sentier sauvage,

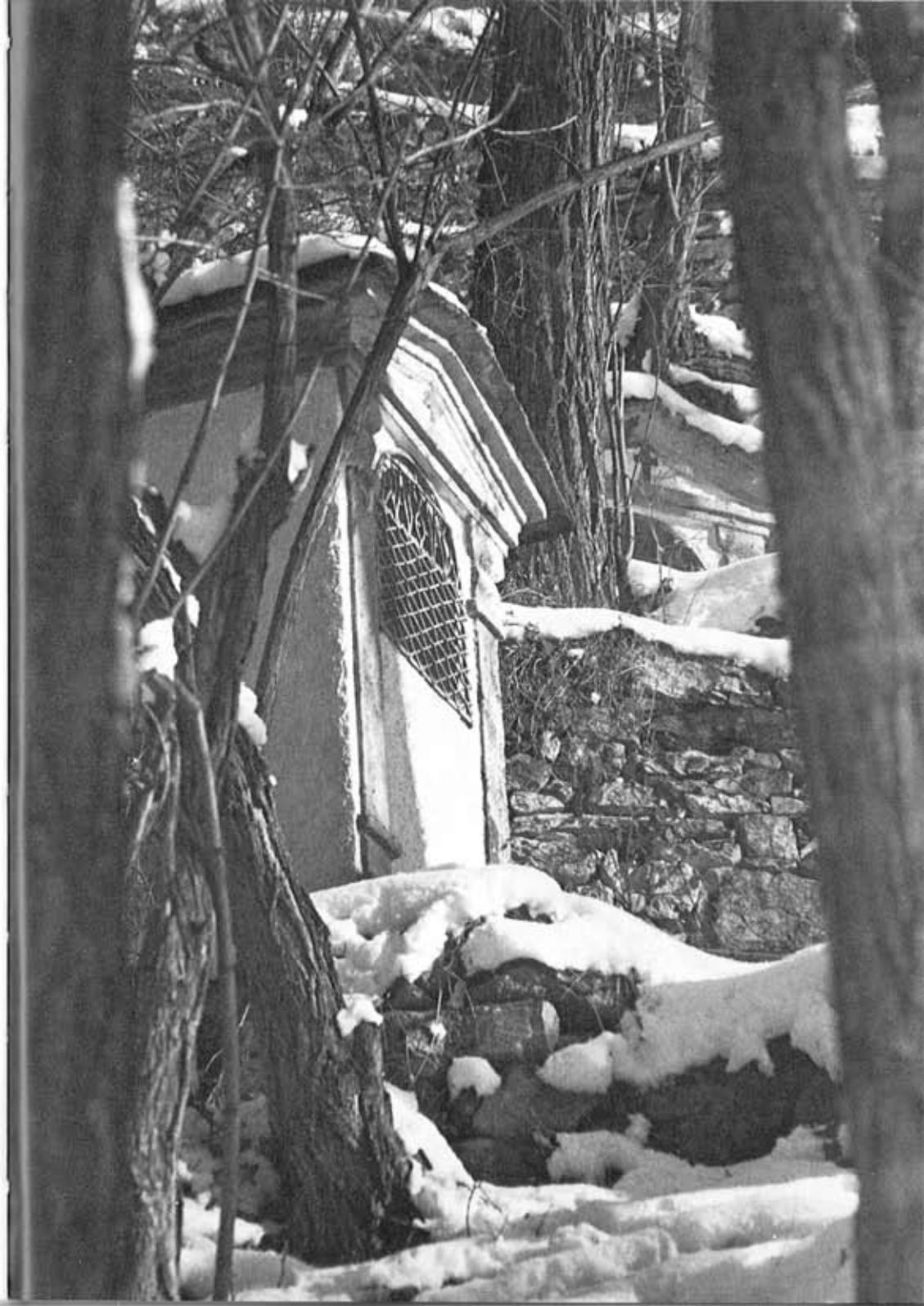
le chemin de la croix l'introduit progressivement dans la grâce toujours nouvelle du renoncement à soi-même, et lorsque enfin il a confié une fois de plus toutes les misères du vieil homme au tombeau mystique de Jésus, il est prêt à dépasser ce seuil de la mort et à entrer dans les joies immaculées de la Résurrection »⁹.

Cependant les gardiens de Longeborgne étaient conscients du danger que pouvait présenter une approche trop sentimentale, trop poétique de la religion. Tirant la leçon du passage au protestantisme d'un ermite au milieu du XVII^e siècle, le Père Cyprien met en garde ses lecteurs contre une certaine forme d'abandon, contre le côté malsain d'une fausse religiosité: « Pèlerins, il vous arrive aussi de bien prier à Longeborgne. Au sein de ces rochers, dans le calme de la solitude, vous vous sentez comme soulevés de ce terre où nous gémissons. Votre âme est peut-être inondée de consolations.

» Toutefois, malgré ces heureuses dispositions, malgré les bonnes inspirations que vous pouvez ressentir, n'allez pas vous croire confirmés en grâce. Tant que nous vivons ici-bas, il nous faudra toujours travailler et lutter, nous défier de l'erreur, fuir les sentiers périlleux qui compromettent la vie de notre âme et nous soumettre à ceux que Dieu a établis pour nous diriger et nous aider sur le chemin du ciel (...) La dévotion qui ne repose pas sur un fondement solide n'est rien »¹⁰.

Omniprésence du rocher

Au demeurant, le Père Cyprien était bien placé pour connaître le danger représenté par le rocher, tout à la fois abri et menace. La lutte contre cet élément du paysage fut son souci quotidien, comme celui de tous les ermites qui l'avaient précédé et des moines de saint Benoît qui lui succédèrent. Il le vit bien lorsqu'il voulut abattre la paroi de rochers qui séparait les deux chapelles de Notre-Dame de Compassion et de Saint-Antoine: à Longeborgne, les couches de rocher très dures alternent avec d'autres qui sont aussi fragiles que du sable. Ainsi certaines parties ne peuvent être taillées, tandis que l'érosion, le gel, les ébranlements de toute sorte provoquent sans cesse des éboulements, qui rythment, si l'on peut dire, la vie des habitants de ces





lieux. Les rapports d'architectes et de techniciens, les registres du Conseil de la Bourgeoisie de Sion, les ex-voto même, placés en 1796 et en 1806 par des ermites qui ont miraculeusement échappé à la mort, nous apprennent les dégâts causés par les chutes de pierres, les travaux de réparation aux bâtiments, et les entreprises coûteuses et délicates qui consistaient à miner les rochers trop menaçants ou à cimenter les falaises pour les maintenir.

Vers 1788-89, un morceau de roche au-dessus de l'ermitage se détacha; sa chute dans le jardin emporta 7 toises de murs. Le 8 octobre 1796, entre 10 et 11 heures du matin, on entendit jusqu'en Platta, tout près de Sion, un fracas terrible: une grosse masse de rochers qui se trouvait être détachée et que l'on avait toujours différé de soutenir ou de miner progressivement, descendit soudain, et vint écraser deux petits bâtiments en bois, proches de l'escalier, remplit tout le jardin d'un monceau de pierres et couvrit tout d'une fine poussière de sable que l'on vit de la plaine s'élever comme un nuage épais. Une femme et son fils, qui venaient faire leurs dévotions, et les deux ermites furent sauvés de la mort par une série de coïncidences qui fut attribuée à la protection particulière de Notre-Dame. La Bourgeoisie de Sion délégua sur les lieux le banneret Emmanuel Barberini, directeur temporel de l'ermitage, deux membres du conseil et un «maçon» (entrepreneur) italien qui trouvèrent d'autres rochers menaçants et proposèrent de les faire tomber pour éviter un plus grand désastre¹¹. En 1806, la chute d'un rocher faillit tuer un ermite: le Frère Jean, renversé par une pierre, plus qu'à moitié écrasé sous elle, ne fut délivré qu'au bout de deux heures d'une attente qui dut être fort angoissante. Il manifesta sa reconnaissance à la sainte Vierge par un ex-voto que l'on possède encore, et qui est presque une homélie¹². En novembre 1824, nouvel éboulement: un rocher se détache, ensevelit sous les pierres la place située devant la chapelle, détruit la fontaine et le mur qui sépare la place de la vigne¹³.

En 1907, un rapport de l'ingénieur Henri de Preux insiste pour que l'on entreprenne au plus tôt des travaux pour renforcer les blocs menaçants, cimenter les crevasses et de manière générale assurer la sécurité de l'ermitage. Mais les frais à engager sont considérables. Il faudra, pour se décider à agir, plusieurs accidents graves qui, par une chance extraordinaire, n'ont fait aucune victime. Le 7 mars 1911, un énorme rocher s'abat sur la place et sur une parcelle de vigne de



l'ermitage. Le 29 janvier 1919, le Conseil de la Bourgeoisie est avisé que, par suite des neiges et de l'humidité persistante, un éboulement a emporté la quatorzième station du chemin de croix, au pied du grand escalier, et qu'une pierre détachée d'une crevasse du rocher est tombée sur le plafond de la chambre du Père Cyprien¹⁴.

C'est seulement en 1927, qu'à la suite d'un éboulement survenu le 18 février, qui réduit en miettes l'avant-toit du sanctuaire et couvre la place d'un monceau de débris, on décide d'entreprendre des travaux pour miner un bloc de pierre qui menace les bâtiments, et d'organiser une souscription pour payer l'entreprise. Sous la direction de l'ingénieur de Preux, on fait sauter par couches la roche à éliminer, et on renforce le reste en coulant du ciment dans les plus grosses fissures. Les bâtiments sont consolidés, certains locaux nouvellement aménagés¹⁵.

C'est surtout en 1948, lors des travaux dirigés par M. Henri de Kalbermatten d'après des plans de son oncle Etienne de Kalbermatten, que l'ermitage prend l'aspect que nous lui connaissons. Une dalle de béton, soutenue par des arcades ornées de tuf, est coulée au-dessus des bâtiments pour les protéger des chutes de pierres. La grotte supérieure, appelée la «grotte des poupons», où demeurait dès 1945 le Père Hugues, est fermée par un mur de pierre, percé d'une porte et de cinq fenêtres, et relié à l'ermitage par un escalier extérieur. On creuse dans le rocher deux cellules nouvelles et derrière l'autel de Notre-Dame des Spet-Douleurs un «coretto», contenant neuf stalles¹⁶.

Le plafond est orné de caissons récents dans lesquels on a placé une partie des ex-voto.

Mais la falaise menace toujours les moines et les pèlerins. En 1971, on doit gratter le rocher et faire tomber les éléments les plus friables; au cours de cette opération, on ne peut éviter de faire des dégâts au pavillon et à la cour intérieure. Le rocher surplombant est entièrement revêtu d'un treillis destiné à protéger les installations contre les chutes de pierres. Des cellules supplémentaires sont aménagées le long de la falaise, et dans la clôture on établit un petit cloître, inauguré et béni le 27 juillet 1977 en présence de l'abbé et des religieux du Bouveret¹⁷.

Ainsi les ermites et les pieux voyageurs de Longeborgne vivent en symbiose avec le rocher. Le paysage imposant et solitaire inspire le sentiment religieux et évoque la majesté divine. Les parois menaçantes, le danger continu des chutes de pierre déterminent chez ceux qui voudraient vivre dans ces lieux naturellement inhospitaliers une vocation héroïque.

Mais l'ambiguïté de ce site demeure: dans la fièvre de construction qui saisit le Valais à l'issue de la deuxième guerre mondiale, des propriétaires voisins ont eu l'idée d'exploiter la roche et d'ouvrir une carrière de pierre sur le terrain situé au-dessus du chemin de croix, entre les deuxième et cinquième stations. On imagine, dans le silence de l'ermitage, peuplé seulement des grondements de la Borgne, le fracas des explosions, le ronflement continu des bennes, peut-être

Le site; à droite, au-dessus des bâtiments, la «grotte des poupons» aménagée pour le Père Hugues en 1948.

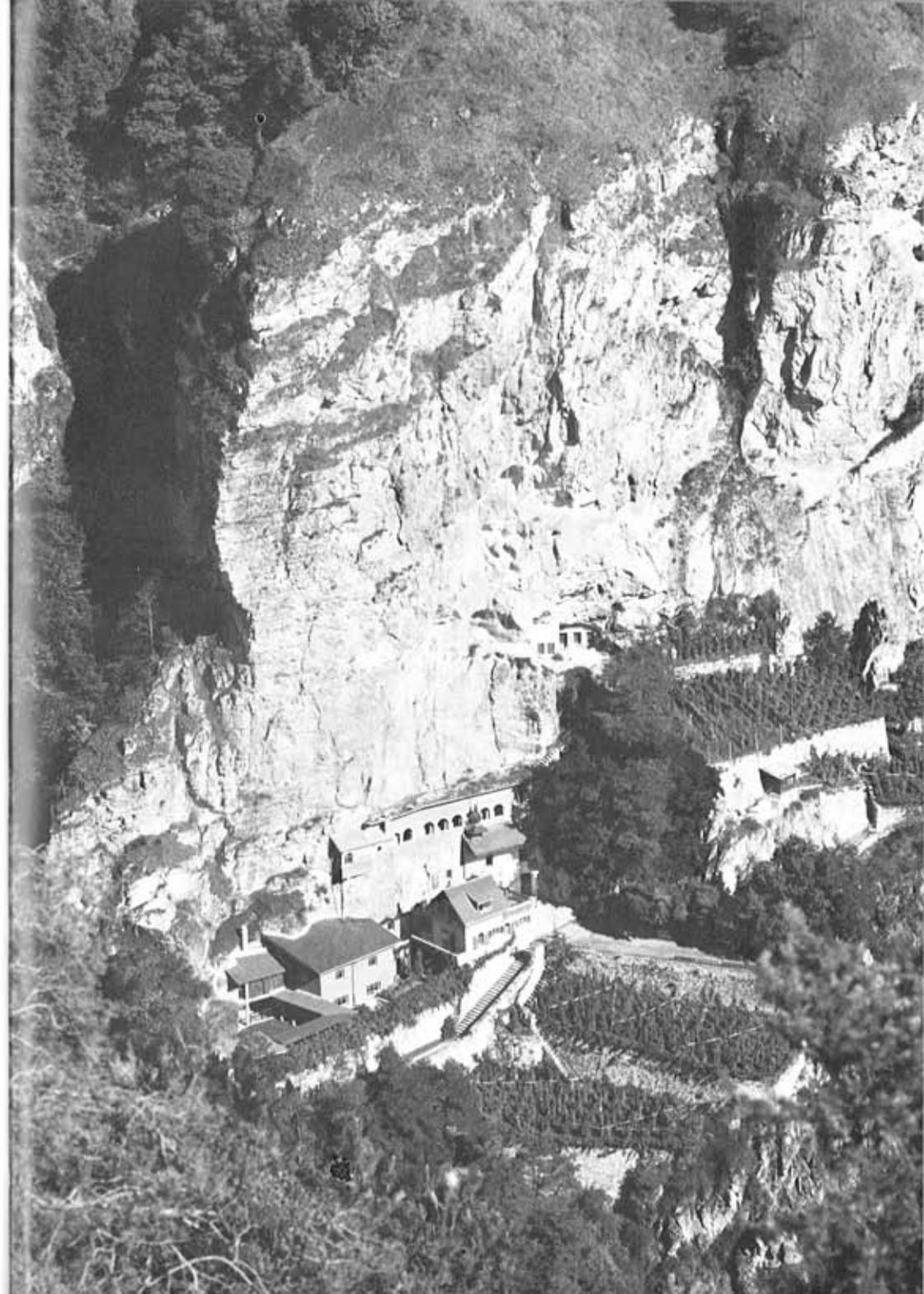
l'installation d'une route et le passage incessant des camions et des voitures: c'eût été la fin des pèlerinages, des promenades, de la solitude, du recueillement. Des pétitions, des démarches auprès des autorités eurent raison de ce premier projet. Pour couper court à toute autre tentative de troubler la paix de Longeborgne, une amie de l'ermitage lui légua une partie de sa propriété, située en bordure du chemin, et en 1952, une souscription à laquelle contribuèrent 106 familles de Bramois permit aux bénédictins d'acheter les terrains avoisinants. Enfin, en 1970, une pétition signée par 17 000 personnes obtint du Conseil d'Etat un arrêté interdisant toute ouverture d'une carrière de pierre en amont de Longeborgne¹⁸.

Ainsi la vocation religieuse du site n'est plus contestée.

Le culte à Longeborgne

Le succès remporté par la pétition en faveur de l'ermitage atteste l'importance de Longeborgne et particulièrement de Notre-Dame de Compassion dans la piété valaisanne. Actuellement, le chapelain, le Père Léon Clemen, distribue environ 10 000 communions par an, et évalue à quelque 50 000 le nombre total de ceux qui viennent en promenade, en pèlerinage, ou pour se recueillir individuellement, pour prier, pour se confesser. En 1974, bien des catholiques vinrent recevoir à Longeborgne les indulgences de l'Année sainte.

Ordinairement, les principaux pèlerinages ont lieu aux fêtes de Notre-Dame de Compassion, ou Notre-Dame des Spet Douleurs, les sept vendredis de Carême, qui culminent le vendredi précédant la fête des Rameaux, et le 15 septembre, ainsi qu'à la fête de saint Antoine l'Ermite, le 17 janvier. Ces jours-là, la foule est particulièrement dense, et les fidèles qui se pressent pour recevoir la communion et entendre la prédication, prononcée par le curé de Bramois, un autre prêtre du voisinage ou l'un des moines, remplit non seulement les chapelles, mais toute l'esplanade qui se trouve devant l'ermitage. La paroisse de Bramois s'y rend officiellement en pèlerinage le lundi de Pâques et le lundi des Rogations. Enfin, Longeborgne est, avec Einsiedeln et le Grand-Saint-Bernard, un des pèlerinages les plus fréquentés des Haut-Valaisans.





La cour intérieure et la façade des locaux d'habitation.

En 1934, le Père Bennon Zimmermann décrit déjà l'atmosphère de ces pèlerinages, où le recueillement n'exclut pas le plaisir du coude à coude et celui de se retrouver ensemble. Exercice de piété, ou joyeux pique-nique ? Les promenades que faisaient au début de l'année scolaire les élèves des établissements d'enseignement secondaire de Sion pour recommander leurs travaux à la patronne de Longeborgne, tiennent sans doute des deux. Les élèves de l'école Sainte-Marie des Anges, à Sion, y venaient chaque année en juin, prier pour leurs camarades passant l'examen de maturité.

On y bénit des mariages: soixante en vingt ans, principalement de personnes de la région, qui viennent parfois avec un grand cortège, mais aussi de fiancés venus d'ailleurs, qui ne souhaitent pas donner un caractère trop solennel et public à leurs noces.

Quelles sont les origines de ces dévotions ? Le père capucin Laurenz Burgener, énumérant en 1864 les différents lieux de pèlerinage de la Suisse, décrit avec précision une crypte funéraire qui se trouvait à son époque sous la chapelle Notre-Dame, et qui fut comblée vers 1910 par le Père Cyprien Crettaz: « On y descend, écrit-il, au moyen d'une échelle, après avoir soulevé la porte d'entrée; la crypte est spacieuse, haute et large. Six tombeaux en forme de cuve sont creusés dans le sol de pierre. Ils sont disposés en rectangle et ne sont séparés l'un de l'autre que par une mince bordure de pierre. C'est là que reposent les pères franciscains mentionnés plus haut [les compagnons de Jean Bossié, installés à Longeborgne en 1522]. En l'absence de terre, on a recouvert leurs corps avec de la paille et des planches. A une époque récente, un ermite en a extrait les ossements, et les fosses sont maintenant vides. Les têtes, mêlées à celles d'autres défunts, sont conservées dans la chapelle Saint-Antoine, derrière une grille de fer, les autres ossements sont entassés dans la crypte. A une époque reculée, celle-ci formait un oratoire; un petit autel y était dressé, dont la niche est encore visible. En dehors de la chapelle, un chemin descendait jusqu'à cette grotte; il est aujourd'hui rempli de pierres et fermé du dehors par des pierres plates. Il n'y a aucun document écrit sur l'origine de cette petite maison de prières, mais les «anti-quières» supposent qu'elle est vieille de plusieurs siècles »¹⁹.

La description de ces tombes et de l'oratoire, ainsi que les inscriptions datées entre 1200 et 1300, dont le Père Burgener est malheureusement le seul témoin, font en effet penser à un établissement

religieux antérieur au XVI^e siècle. Il serait très souhaitable que l'on pût entreprendre des fouilles soignées à cet emplacement pour préciser les origines chrétiennes de Longeborgne, cela d'autant plus que les méthodes d'investigations très minutieuses et rigoureuses mises au point et répandues en Suisse romande par la nouvelle école d'archéologie paléo-chrétienne ont permis de faire récemment de grands progrès dans la connaissance des édifices chrétiens du Moyen Age.

En attendant, seuls les documents et des traditions orales plus récentes nous permettent d'esquisser ici le développement du culte à Longeborgne. Lorsque les pères franciscains reçurent des gens de Bramois la concession des grottes, il s'agissait d'y établir un sanctuaire en l'honneur de Notre-Dame, du fondateur de leur ordre, saint François d'Assise, « et des autres saints de Dieu ». Tandis que la dévotion mariale est aujourd'hui plus vivante que jamais, ainsi qu'on vient de le voir, on ne trouve aucune trace, ni dans les documents postérieurs, ni dans les bâtiments, d'une vénération particulière vouée à saint François.

Notre-Dame de Compassion

Le plus ancien témoin daté du culte de Notre-Dame, qui se spécialisa bientôt en une vénération pour la Vierge de Pitié, remonte à l'époque où l'évêque de Sion et ses fonctionnaires reprirent en main l'ermitage et les chapelles: il s'agit d'un ex-voto de 1662 représentant un homme à genoux devant une Vierge à l'Enfant. Dès l'année suivante, les ex-voto portent l'effigie de Notre-Dame de Compassion, le cœur percé d'une ou de plusieurs épées, ou, à l'instar du grand tableau de l'autel, penchée, le visage désolé, sur le corps de son Fils.

C'est seulement au milieu du XIX^e siècle que le culte de Notre-Dame de Compassion prit la forme que nous connaissons. A l'instigation de l'ermite Franz-Xaver Rieser, et sur le désir exprimé par de nombreux fidèles, l'évêque de Sion Pierre-Joseph de Preux demanda et obtint en 1854 du Saint-Père que le saint Sacrement, donné pendant les sept vendredis de Carême, puisse être conservé jusqu'au samedi et consommé par le prêtre ce jour-là, vu l'affluence des fidèles²⁰. Cette faveur atteste la vitalité du culte de Notre-Dame de Compassion à ce moment, et semble l'avoir encore renforcée.

Diverses narrations de la seconde moitié du XIX^e siècle décrivent ces festivités. Dans son *Journal intime*, la jeune Sédunoise Marie de Riedmatten relate entre autres une fête de Notre-Dame des Sept Douleurs du vendredi 20 mars 1891: partie le matin avec sa sœur Madeleine, ayant prié devant chaque station du chemin de croix, elles sont dépassées par de nombreux pèlerins qui se hâtent pour assister à la grand-messe. Mais elles arrivent cependant pour le *kyrie eleison*, et pour entendre un sermon prononcé par le curé d'Evolène Laurent Zufferey, sermon « plein de pensées belles et originales », mais où « la correction manquait quelquefois ». L'orateur y faisait l'éloge de la femme, montrant que quand Dieu veut accomplir de grandes choses, il se sert presque toujours d'une femme. Après le sermon, Marie de Riedmatten entend la fin de la messe, puis entre dans la chapelle où elle fait les prières ordinaires des sept vendredis. A midi elle est de retour à Sion. Elle relate d'autres fêtes de Notre-Dame, résumant les sermons avec beaucoup d'intelligence. En 1907, Alexander Imhof est témoin de la solennité de ces fêtes patronales de Longeborgne, et remarque qu'à la fête de Notre-Dame des Sept Douleurs, des milliers de pèlerins se rendent à Longeborgne, et qu'on y lit jusqu'à seize messes dans la journée²¹.

Une autre forme de dévotion mariale qui eut une grande faveur est la vénération portée à Notre-Dame des Ermites. A Longeborgne, on possédait une Vierge noire qui est la réplique de celle d'Einsiedeln, but de pèlerinage très fréquenté par les Valaisans. Comme à Einsiedeln, on habillait cette statue de différentes robes, dont on possède encore les factures de couturière, datées de 1816, 1823, et une quittance pour la dorure de la couronne en 1825²². Le 2 février 1824, jour de la Purification de la Vierge, on mit à la statue son nouveau vêtement. Ce même jour, on ensevelit dans la crypte l'ermite Jean Egli, dans l'espoir, est-il dit dans le registre des décès, « que ce serviteur de Marie échangerait son enveloppe corporelle avec le vêtement de la gloire céleste »²³. Ces pratiques, aujourd'hui tombées en désuétude, attestent la popularité, pour ne pas dire la familiarité du culte marial en Valais, au XIX^e siècle.

Est-ce parce que Notre-Dame est la protectrice particulière du mariage et du lien conjugal que les gens de la région (val d'Hérens, Bramois) aiment à célébrer leur mariage à Longeborgne depuis plusieurs siècles ? A deux reprises, Longeborgne apparaît comme le lieu



Le rocher avant la pose des treillis de protection (1971).

où des fiancés contrariés dans leurs amours vont se réfugier pour se marier, malgré les parents, malgré les intérêts financiers... et aussi malgré le droit canonique. En 1721, Jean-Jacques de Riedmatten raconte dans sa chronique qu'un notaire désargenté de Sion, noble Etienne Wolff, avait jeté son dévolu sur Marie-Jeanne Thenen de Saint-Léonard, fille d'un bailli de Saint-Maurice. Le père de Marie-Jeanne s'opposait à ce mariage à cause de la pauvreté du fiancé, et faisait attendre sa réponse. Sous prétexte d'aller en pèlerinage à Notre-Dame de Valère, Marie-Jeanne Thenen s'enfuit à Sion, où elle rejoignit Etienne Wolff, et les deux fiancés allèrent à Longeborgne faire bénir leur mariage par le chapelain de Sion²⁴. En 1799, au dire du chanoine Anne-Joseph de Rivaz, c'est un jacobin renforcé, un certain Félix Courten, qui alla faire célébrer son deuxième mariage à Longeborgne, dans la clandestinité, et sans avoir préalablement accompli les rites requis par l'Eglise. Cette union fut considérée par le clergé comme du concubinage, le jeune prêtre qui l'avait bénie suspendu, et la cérémonie dut être recommencée canoniquement quelques jours plus tard²⁵.

Ce sont là des cas extrêmes, sans doute plus intéressants du point de vue social que religieux. Mais un autre témoignage montre l'importance de la prière à Longeborgne dans la vie personnelle des fiancés: en 1824, le peintre Lorenz Justin Ritz, amoureux d'une jeune fille de Stans, songe à l'épouser; il rencontre des obstacles. A la fin d'un séjour à Sion, il fait une promenade solitaire à Longeborgne, et « recommande son affaire à Dieu et à sa Bienheureuse Mère ». De retour à Brigue, il trouve une lettre de son amie, où on le prie de se rendre à Stans pour faire sa demande en mariage²⁶.

Protectrice du mariage et du lien conjugal, Notre-Dame est aussi celle qui accorde aux couples le bonheur d'avoir des enfants. A cet égard, Longeborgne est avec Notre-Dame du Scex et l'ermitage de Crétel, l'un des principaux lieux de pèlerinage du diocèse, fréquentés par les femmes qui désireraient être mères. De là vient sans doute cette tradition, très répandue jusqu'à la fin de la deuxième guerre mondiale dans la vallée d'Hérens et dans tout le Valais central, que les nouveau-nés ont été apportés par l'ermite, généralement celui de Longeborgne, ou que la sage-femme est allée les chercher dans la fameuse «grotte des poupons»²⁷. Mais cette tradition est probablement sans rapport avec l'histoire de cette enfant trouvée à Longeborgne expo-

sée dans la chapelle, devant la première porte du bas, à l'entrée du mystère, qui fut baptisée par le curé de Bramois le 31 mai 1811 et reçut le nom de Marie-Catherine de Longeborgne. La malheureuse mère de cette petite fille espérait évidemment, par son geste, mettre son enfant sous la protection particulière de Notre-Dame²⁸.

Saint Antoine

Le patron de l'autre chapelle est un saint franciscain canonisé en 1232, saint Antoine de Padoue. Les nombreuses légendes que l'on a forgées autour de ce saint, dont la principale vertu est d'aider à retrouver les objets perdus, sont un signe de sa popularité. Mais à Longeborgne, son importance est loin d'arriver à celle de Notre-Dame de Compassion. Bien plus, il ne serait qu'un corps étranger, introduit là par Jean Bossié et ses franciscains, ou peut-être plutôt par les Tertiaires de Saint-François parmi lesquels on recruta les ermites dès le XVIIe siècle, s'il n'avait bénéficié du renom de son homonyme saint Antoine l'Ermite. La vénération du père des anachorètes est très ancienne et très répandue en Valais et en Savoie, dès le Moyen Age et jusqu'à nos jours. De nombreuses églises et chapelles lui sont consacrées, et son nom est souvent donné aux enfants. C'est ainsi qu'à Longeborgne, par une confusion assez curieuse, mais répandue, l'autel de Saint-Antoine porte l'effigie du saint padouan, mais est accompagnée d'une statue du saint ermite. En outre, une statue de saint Antoine l'Ermite qui se dresse à l'entrée de l'établissement, au haut du chemin de croix, est l'objet d'une dévotion particulière. En 1740, l'évêque de Sion Jean-Joseph Blatter, accorda trente jours d'indulgences à tous les chrétiens qui diraient devant cette image trois *Pater* et trois *Ave*²⁹. Aujourd'hui encore, il est rare qu'on n'y voie pas brûler quelque cierge, sans que l'on puisse savoir s'il s'agit d'objets retrouvés ou d'autres bienfaits.

De fait, saint Antoine l'Ermite semble être surtout vénéré comme saint guérisseur et protecteur particulier du bétail. Sa fête, le 17 janvier, est célébrée aujourd'hui encore à Longeborgne, comme elle l'était autrefois dans toutes les paroisses de Savoie et dans les parties catholique du canton de Genève. Ce jour-là, le prêtre bénit de petits



Ex-voto rappelant l'éboulement du 8 octobre 1796, où deux ermites échappèrent miraculeusement à la mort.

sachets remplis de sel qui, à l'issue de l'office divin, sont distribués aux pèlerins qui possèdent du bétail. Durant toute l'année, les bénéficiaires donneront un peu de ce sel à leurs animaux pour les protéger contre les maladies. Le 17 janvier 1978, il a été distribué six cents de ces sachets de sel, signe de la vitalité de cette coutume³⁰.

Autres dévotions

D'autres objets témoignent de la ferveur des fidèles pour plusieurs saints, comme par une sorte de syncrétisme: « On y avait introduit, écrit peu après 1911 le Père Cyprien Crettaz, les statues et les images de la Sainte Vierge sous les formes les plus diverses, les statues de saint Michel, de saint François d'Assise, de saint Antoine de Padoue et de saint Antoine l'Ermite, du saint ange gardien, de saint Sébastien, de saint Jean-Baptiste, de sainte Madeleine avec la grotte de la Sainte-Baume en France, sans compter nombre d'autres tableaux »... notamment la statue de Notre-Dame des Ermites d'Einsiedeln, somptueusement ornée, mais qui n'est pas à sa place sur le tabernacle d'un autel consacré à Notre-Dame de Compassion. Et le bon père de tonner contre cette incohérence³¹.

Le Père Cyprien a fait disparaître beaucoup de traces de ces dévotions particulières et quelque peu hétéroclites. Mais la diversité même de ces saints patrons montre bien que malgré les théologiens, le peuple pieux apporte avec soi la religion qui lui tient à cœur, et donne à son élan vers Celui qui est, les formes qu'il veut.

Les ermites de Longeborgne

La place tenue par les saints ermites dans la dévotion des pèlerins de Longeborgne, qu'il s'agisse de saint Antoine l'Ermite, de sainte Madeleine ou de Notre-Dame des Ermites, montre la vénération portée par les Valaisans à ceux qui se retirent au désert. Alors que le josphisme et la Révolution française, et aussi la discipline ecclésiastique catholique, ont porté des coups mortels à l'érémisme français, les ermitages valaisans ont continué de vivre durant tout le XIXe siècle, et partiellement jusqu'à nos jours.

Un ermite bénédictin

A Sion, à Bramois, dans tout le val d'Hérens, on garde un souvenir très précis du dernier véritable ermite de Longeborgne, le Père Hugues Delogne, qui mourut dans sa cellule en 1965³². Tous ceux qui l'ont connu s'accordent à le décrire comme un homme droit, sincère, très pieux, mais aussi très réaliste et plein de bon sens. Sociable au fond, bavard, ce solitaire manqué était plus « politique » que mystique. Il a accompli, durant les vingt ans qu'il a passés à Longeborgne, un véritable ministère, qu'il n'avait pas recherché, auprès des gens du pays, en les écoutant, en les conseillant, en leur apprenant à trouver leur voie. Son genre de vie tenait beaucoup du folklore érémitique et a sans doute fixé pour longtemps l'image de l'ermite dans l'esprit des habitants de la région: vêtu d'une robe grise informe, il laissait pousser sa barbe et flotter ses cheveux. Il vivait hiver comme été dans une cellule qu'il quittait très rarement, ne pouvant descendre à l'ermitage à cause de ses rhumatismes, dormait sur un lit de feuilles. Il disait la messe dans sa grotte, où l'on avait installé un autel, tous les matins à six heures; elle était servie par l'un ou l'autre des moines ou les laïcs, candidats à la vie érémitique, qui vivaient à Longeborgne à la même époque. Mais ce que l'on sait moins, et que l'on n'imagine guère, c'était la régularité parfaite, la discipline, l'obéissance à l'abbé, la fidélité et la soumission, le zèle pour le royaume de Dieu.

Né en 1888, issu d'une famille de notaires ardennais, le Père Hugues Delogne était un vrai fils de saint Benoît. Moine à l'abbaye bénédictine de Maredsous en Belgique, il y exerça une activité considérable. Il racontait volontiers comment, étant cellier du couvent pendant la guerre de 1939-1945, il dut traverser au prix de véritables exploits les lignes ennemies pour ravitailler les frères. Son activité de prêtre et de professeur à Maredsous fut aussi débordante, comme professeur de morale, animateur du pèlerinage de Beauraing, où avaient eu lieu des apparitions de la Vierge, comme responsable des oblats du monastère, et comme fondateur d'un groupe de religieuses. Mais cet homme, qui avait certainement choisi la vie monastique pour vivre pour Dieu seul, sentit très tôt un vif attrait pour la vie solitaire. Très jeune, il demanda à son supérieur l'autorisation de se retirer dans une chartreuse, pour y être plus seul. Il ne l'obtint pas. Saint Benoît, qui avait goûté de la vie érémitique dans la grotte de Subiaco,



en connaissait tous les dangers pour la vie spirituelle et pour la santé psychique. Sa règle contient de nombreux garde-fous et avertissements contre les moines gyrovagues et les sarabaïtes qui, sous prétexte de vie retirée, n'aspirent qu'à une indépendance totale, conduite par la seule fantaisie ou le caprice du soi-disant ermite. Ainsi, elle n'autorise un moine à se retirer dans la solitude qu'avec la permission de l'abbé, et après une longue période de formation dans la vie communautaire.

C'est ainsi que le Père Hugues, après être revenu plusieurs fois à la charge, dut attendre jusqu'en 1945 la permission d'aller à la chartreuse. Mais ce genre de vie, trop minuté, ne convenait pas non plus à cet homme qui avait une forte volonté, une bonne discipline intérieure, ajoutée à sa formation bénédictine, et n'avait pas besoin d'une cloche pour lui dicter son devoir. Il alla donc à Longeborgne, où sa vie austère, la stricte régularité qu'il s'imposa sous la conduite de l'abbé du Bouveret, firent bientôt affluer à l'ermitage de nombreuses personnes attirées par sa réputation de piété ou en quête d'un directeur de conscience. De grands personnages même, le président de la Confédération M. Roger Bonvin, le roi et la reine des Belges, se rendaient auprès de lui: reflet des anciens temps, où les ermites étaient les conseillers désintéressés des rois, n'ayant rien à espérer de leur part. Ce défilé continu, ces visites nombreuses, le Père Hugues les accepta par charité. Comme le Père Charles de Foucauld, qui était allé au désert pour être seul et dont la réputation attira bientôt beaucoup de personnes, il comprit qu'il avait pour mission d'aider les hommes, d'être leur ami. Il n'écartait guère que les curieux, et ainsi ne se retrouvait vraiment seul que la nuit, le matin et le soir. Mais il resta vingt ans fidèle à cette vie, qu'il avait choisie, voulue, et l'assuma bien qu'elle se fût révélée très différente de ce qu'il avait imaginé.

La même vénération entoure la mémoire des religieux bénédictins qui ont vécu à Longeborgne dès 1924, Dom Hildebrand Zimmermann et Dom Bonaventure Sodar, qui fut par la suite le premier abbé du Bouveret, Dom Bennon Zimmermann, qui a écrit l'histoire de Longeborgne, et le Père Meinrad Wolff.

Les capucins à Longeborgne

Nous n'avons pas eu le privilège de recueillir des témoignages sur les capucins qui ont précédé les bénédictins à Longeborgne et qui ont habité l'ermitage entre 1907 et 1919. Mais les nombreux documents que l'on possède sur cette période permettent d'affirmer que le Père Cyprien Cretz a laissé dans la région un souvenir excellent.

Dès 1864, alors que le sanctuaire était encore tenu par le Frère Xaver Rieser, un ermite modèle, le Père Laurenz Burgener avait exprimé le vœu qu'il fût confié à ses confrères capucins. En 1878, après la mort de Rieser, le Conseil bourgeois de Sion voulut obtenir du Provincial suisse des capucins un père pour Longeborgne, mais se heurta à un refus, et il fallut laisser l'ermitage à un concierge qui ne fut pas toujours à la hauteur de sa tâche. A la mort de ce concierge, en 1907, de nouvelles démarches furent faites, tant par l'évêque du diocèse que par la Bourgeoisie de Sion et le curé de Bramois. Mais deux fois la congrégation des évêques et des réguliers à Rome refusa son accord à la formation d'un établissement autonome qui aurait été tenu par un père capucin et un frère, cela à cause des dangers de la solitude pour la discipline monastique: le cardinal parlant au nom de la Congrégation affirma à un correspondant de l'évêque Jules-Maurice Abbet « que quand bien même les supérieurs des capucins seraient favorables à l'établissement de Longeborgne, la Sainte Congrégation ne le permettrait pas. L'isolement dans lequel se trouverait le religieux résidant à l'ermitage; son éloignement de toute habitation, de toute surveillance, de tout contrôle, l'impossibilité d'observer les prescriptions de la vie religieuse et conventuelle, l'oisiveté à laquelle il serait condamné la majeure partie du temps; la facilité de visites suspectes: toutes ces circonstances créent de graves dangers qui ne permettraient pas à la Sainte Congrégation de revenir sur sa réponse »³³. On le voit, la vie solitaire des moines faisait dès cette époque l'objet de fortes réserves de la part de la hiérarchie.

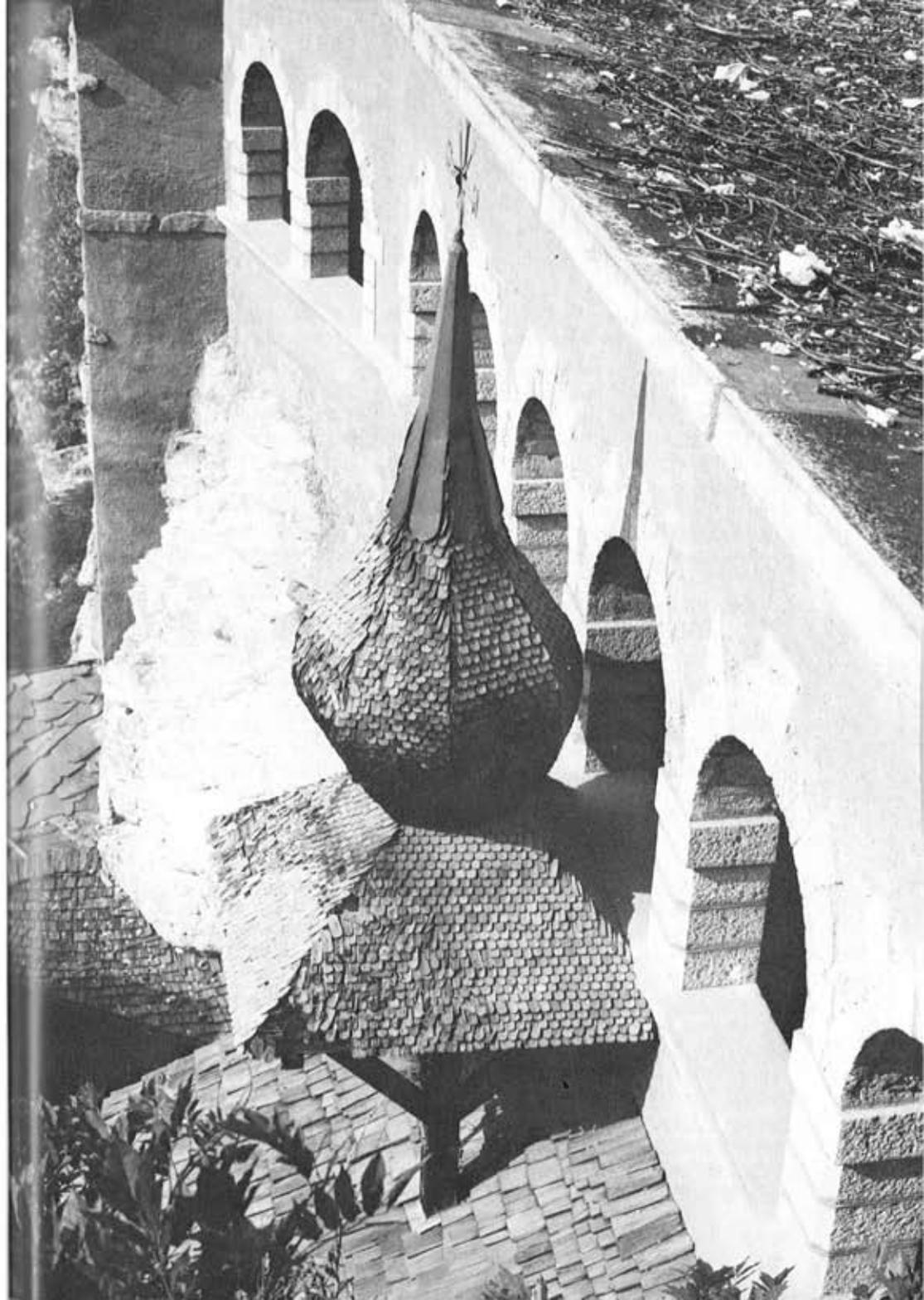
Il fallait cependant trouver une solution pour que l'ermitage ne fût pas abandonné, et que les capucins très désireux de rendre ce service à la patrie valaisanne pussent enfin s'installer. Renonçant donc à faire de Longeborgne un couvent autonome ou un hospice, on le plaça en janvier 1908 sous la dépendance du couvent des capucins

Le campanile avec sa couverture de tavillons, remplacée par du cuivre en 1974.

de Sion. Le gardien y établit à demeure le Père Cyprien (Joseph Philippe Crettaz). Né le 31 décembre 1849, à Ayent, le Père Cyprien fut d'abord garçon meunier et ne put commencer ses études que grâce à l'appui financier de la propriétaire du moulin. Il fut soldat et mobilisé notamment durant la guerre franco-allemande de 1870-1871. Il en garda toujours, même sous la robe de bure des capucins, une allure martiale. Après des études à Lucerne, à Soleure et à Schwytz, il fut ordonné prêtre en 1881. Bien que sa formation théologique, commencée trop tard, laissât à désirer, et que sa prédication manquât de poli, le Père Cyprien fut un orateur très écouté. Sa simplicité et son réalisme le faisaient apprécier des Valaisans, à l'abbaye de Saint-Maurice, à Sion et à Monthey, où il fut prédicateur ordinaire entre les années 1886 et 1895. De 1895 à 1900 et de 1905 à 1907, il fut supérieur de l'hospice du Landeron et entre 1900 et 1905 vicaire, puis gardien du couvent de Saint-Maurice.

A Longeborgne, où il fut aidé par un confrère plus âgé, le Père Adolphe Constantin, d'Arbaz, il mit les bâtiments en état, restaura la chapelle et remit en honneur le pèlerinage, que son prédécesseur avait négligé. Homme d'ordre, il crut devoir faire disparaître de nombreux ex-voto et d'autres témoins de dévotions populaires qui lui paraissaient «jurer» avec le culte de Notre-Dame de Compassion. Il obtint aussi une certaine discipline de la part des pèlerins qui, auparavant, allumaient les cierges n'importe où et n'importe comment, au risque de provoquer des incendies. Sous cette direction énergique et bienveillante, Longeborgne prit une nouvelle vie religieuse. Aussi, lorsqu'il se retira en 1919 pour raison de santé — il devait mourir le 8 février 1923 — et que ses supérieurs refusèrent de placer un nouveau capucin à Longeborgne, les regrets furent unanimes³⁴.

Ces deux vies d'ermite, celles du Père Cyprien et celle du Père Hugues, si accomplies, ont pu constituer un point d'attraction et même un idéal pour les Valaisans durant la première moitié du XXe siècle. C'est l'apport de la règle monastique, de l'esprit communautaire des bénédictins et des capucins qui ont permis la prospérité du pèlerinage. Si l'on examine l'histoire des ermites avant cette époque, on comprendra que le seul attrait pour la solitude et la nature sauvage n'était pas suffisant pour susciter une véritable vie religieuse à Longeborgne.



Les premiers ermites

Une légende probablement récente, qui sent le romantisme à plein nez, nomme pour premier ermite un certain Jean de Novellé ou Novely, dit le géant Jean de Plan Lagey: sa fiancée, une jeune fille de la Lichière, serait devenue folle dans l'éboulement qui ensevelit ce village et serait allée se noyer dans la Borgne à la hauteur de Longeborgne sous les yeux même de Jean de Novely. Ce dernier aurait alors décidé de fonder un ermitage à cet endroit et de s'y retirer. Cette légende apparaît pour la première fois en 1934, dans l'ouvrage du Père Bennon Zimmermann sur Longeborgne. Elle n'a rien de particulièrement édifiant: l'apport spirituel de ces vocations dictées par le désespoir est généralement nul.

L'entreprise de Jean Bossié et de ses six compagnons, en 1522, est plus sérieuse. Cette petite congrégation dépendait du maître général des franciscains conventuels, et comptait établir un couvent qui fut effectivement construit. Furent-ils des tertiaires de saint François, comme le conjecture Dom Bennon Zimmermann, ou des cordeliers? On l'ignore: en dépit du travail accompli, la petite communauté eut une existence trop éphémère pour produire et laisser une documentation qui pût nous renseigner sur sa vie religieuse. Tout ce que l'on sait, c'est qu'en 1544, les bâtiments étaient édifiés, et que les frères étaient tous morts d'une épidémie.

L'ermitage laissé à l'abandon fut repris en main un siècle plus tard par l'official du diocèse Jean de Sepibus, sacristain du chapitre de Sion: à Pâques 1657, un pèlerin, venant de Rome, arriva à Sion; c'était un ermite du Tiers-Ordre de saint François, originaire de Troyes en Champagne, nommé François Legras. Il cherchait un ermitage, pour y servir Dieu dans la solitude. Ayant rencontré Jean de Sepibus dans les jardins du cloître capitulaire de Sion, il lui exposa son problème. Le sacristain lui montra l'ancien couvent de Longeborgne. Malgré le délabrement des bâtiments, l'endroit plut à François Legras, qui supplia qu'on l'y admît sous l'autorité de l'évêque de Sion. En tant qu'official du diocèse, Jean de Sepibus procéda à l'installation. Devant l'autel Notre-Dame, à la cathédrale de Sion, le nouvel ermite fit vœu d'obéissance, de pauvreté, de chasteté, d'abstinence de viande et de vin, ainsi que de jeûner trois fois par semaine, de prier tous les jours d'office de Notre-Dame, le Psautier ou le Rosaire, et de garder

sa barbe longue. Tous les semestres, il devait descendre à Sion pour renouveler ces vœux devant le même autel, entre les mains de l'official du diocèse.

La vie exemplaire de cet ermite ne tarda pas à attirer de nombreux pèlerins et à développer les dévotions à Notre-Dame. Les dons pieux affluèrent et permirent de restaurer la chapelle et les édifices. Travaillant avec ardeur, François Legras releva les murs, planta des arbres, reprit la culture du jardin.

Aux quatre-temps de septembre 1658, il reçut les ordres mineurs et le sous-diaconat, et fut successivement promu au diaconat et à la prêtrise. Ainsi, tout semblait aller à merveille. Trop bien peut-être. François Legras manquait-il de persévérance? ou bien le succès trop rapide ne correspondait-il pas à des exigences spirituelles qui devaient être très vastes? S'est-il senti piégé par le grand nombre de pèlerins? Il quitta l'ermitage en 1663, regagna la France. En 1669, il passa au protestantisme et habita dans le canton de Berne, où il mourut «désespéré» en 1673, et «alla en enfer»³⁵.

Ces abjurations étaient fréquentes à cette époque. Les cantons protestants accueillèrent volontiers les prosélytes, et après les avoir instruits, les consistoires les admettaient à la communion réformée. Les prêtres qui voulaient abjurer faisaient cependant l'objet d'une procédure spéciale. A Genève, on s'en méfiait avec quelque raison: leurs motivations n'étaient pas toujours très claires, on les soupçonnait d'instabilité, et surtout on craignait les représailles du roi de France. C'est pourquoi on leur donnait quelque argent en les priant de se rendre plus loin. Au Pays de Vaud, dans le canton voisin de Berne, les consistoires locaux n'avaient pas le droit d'accepter sans autre forme de procès les abjurations de prêtres et de moines, mais les dossiers devaient être transmis au Consistoire suprême de Berne. Malheureusement, toutes les recherches entreprises à Berne et à Genève pour découvrir dans les archives des traces de cette abjuration ont été vaines, et c'est fort regrettable, car cette procédure aurait permis de mieux comprendre la personnalité de François Legras: personnalité attachante par son enthousiasme, son énergie et sa recherche inquiète de la vérité.

Les successeurs de l'«ermite apostat» continuèrent son œuvre. Du temps de François Legras, le chevalier Gaspard Stockalper avait remis à l'official du diocèse une somme de cinquante ducats pour cons-

truire un fourneau à Longeborgne. Le 16 décembre 1675, il les transmet aux ermites de ce temps dans la même intention³⁶.

Travaux d'ermite

Ces successeurs, qui sont-ils ? Sans citer leurs sources, et en donnant des dates incertaines, les historiens de Longeborgne mentionnent les noms de François Fuxlein, et d'un certain Frère François Joseph. Un personnage venu de Tarentaise, Michel Cottet, tertiaire de saint François, est mieux connu, surtout par des passeports et des lettres de recommandation établis en sa faveur par l'évêque ou par la Bourgeoisie de Sion. Le 1er juin 1667, l'évêque Adrien de Riedmatten l'autorise à « travailler à son salut dans l'état érémitique qui est le sien », à se retirer dans la vallée de Bagnes, à construire un ermitage pour y vivre, en restant toujours directement sous l'obéissance de l'évêque et dans sa discipline³⁷. On ne sait rien de cet établissement à Bagnes. En 1674, Michel Cottet est titulaire de Longeborgne depuis sept ans, et a beaucoup travaillé pour la restauration de l'ermitage, lorsque l'évêque lui accorde un passeport pour se rendre en pèlerinage à Rome. Il ira jusqu'à Naples, et ne rentrera qu'au printemps 1675, passant par Plaisance³⁸. En 1677, il est à Longeborgne lorsqu'il reçoit de Jean Cleyvaz, capitaine des quatre villages et juré de la justice de Bramois, un terrain situé en bordure du jardin de l'ermitage, non loin du moulin de Bramois, terrain qui lui permet d'agrandir le domaine de Longeborgne³⁹. Il y est toujours en 1683, année où conjointement avec l'évêque Adrien V de Riedmatten, il conclut avec le sculpteur Jean Grasanter, demeurant à Loèche, une convention pour la construction du maître-autel de Longeborgne, à exécuter jusqu'à la Fête-Dieu ou jusqu'à la Pentecôte, pour le prix de vingt doublons d'Espagne⁴⁰.

Le Frère Michel eut un compagnon, un certain Elie de la Pierre, Valaisan par sa mère. Mais les deux ermites ne s'entendaient pas. Le 12 janvier 1675, en effet, le Frère Elie adressait de Rome, où il était en pèlerinage, une longue lettre à un haut personnage qui sans doute le protégeait. Il s'y plaignait du Frère Michel, qui lui avait fait cent misères, l'avait accusé de vol, de lubricité, d'impiété et d'hérésie,



avait tout fait pour le forcer à quitter l'ermitage et le calomniait. Il concluait qu'il ne retournerait à l'ermitage que pour y vivre seul ou avec des « enfants du Pays », et jugeait inadmissible que des ermites venus du dehors chassent les Valaisans de leur propre pays. Il refusait en tout cas de cohabiter avec le Frère Michel, car il ne pouvait, disait-il, que se damner en pareille compagnie^{40 bis}. Premier exemple de ces disputes entre ermites, pain quotidien de ceux qui se retirent du monde par incapacité de supporter leurs semblables.

Entre-temps, la Ville de Sion, qui possédait depuis 1569 le vidomnat de Bramois, c'est-à-dire les droits de justice, semble avoir pris de plus en plus d'importance à Longeborgne. Le 17 janvier 1699, le Conseil de Sion donne au Frère Michel Cottet, toujours ermite à Longeborgne, une lettre de recommandation pour se rendre à Notre-Dame de Lorette, à Rome et aux lieux saints, certifiant qu'il mène une vie exemplaire et singulièrement vertueuse, et qu'il ne règne dans le pays aucune maladie contagieuse⁴¹. Est-il parti à ce moment-là ? Le 4 juillet 1699, le nonce apostolique auprès des cantons suisses donne à la Ville de Sion le patronage du sanctuaire, et sans doute peu de temps après, le Conseil remet au Frère Michel et à François son compagnon les cellules soit baumes de Longeborgne pour y habiter tranquillement, avec les places et les jardins proches, et l'ermitage et l'usage des eaux, les libérant de la mainmorte, des servitudes de pâture des troupeaux, soumettant les ermites à l'évêque de Sion pour tout ce qui est de leur vie spirituelle⁴². Peu après, le 1er juin 1700, le Frère Michel obtient de la communauté de Nax le droit de couper du bois sur le territoire de Nax et de l'amener à Longeborgne pour les besoins de l'ermitage. Il promet en contre-partie de prier Dieu, la Sainte Vierge et saint François d'Assise pour la prospérité et le bonheur de ladite communauté⁴³. Ce droit, les ermites de Longeborgne en ont joui jusqu'au XXe siècle, moyennant une indemnité versée par la Bourgeoisie de Sion.

Michel Cottet, qui avait posé les bases de la vie érémitique à Longeborgne, mourut en 1701, peu avant le 5 décembre⁴⁴. Déjà au début de cette année, un certain François Tresal, marchand à Augsburg et frère d'un novice de Longeborgne, avait écrit au Conseil de Sion et insisté à plusieurs reprises pour se faire admettre à l'ermitage. On lui répondit d'abord que si l'on avait su qu'il était attiré par l'ermitage, on l'aurait préféré à son frère. François Tresal revint à la

charge, offrant de pourvoir à son entretien jusqu'au décès de l'un ou de l'autre ermite. Le Conseil de Sion décida aussitôt de le faire venir, mais François Tresal ne semble pas avoir donné suite à ses démarches, puisqu'on dut lui récrire après la mort de Michel Cottet⁴⁵, et qu'on n'en reçut apparemment pas de nouvelles.

Il y avait donc place pour deux ermites à Longeborgne. On en vit quelquefois jusqu'à trois. Sans doute les ermites se sont-ils parfois trouvés seuls, mais cet état était reconnu comme malsain, propre à favoriser les fantasmes et l'instabilité, sans compter les visites suspectes que certains de ces anachorètes ne surent pas toujours repousser avec une fermeté suffisante. Mais deux gardiens constituaient une charge financière pour le patron de Longeborgne: le tronc placé à l'ermitage et affecté aux ermites ne suffisait pas forcément à leur entretien. C'est pourquoi ils demandèrent et obtinrent de l'évêque des « lettres de quête », soit des autorisations d'aller mendier dans le pays des dons, généralement en nature. Accessoirement la quête, comme les pèlerinages, était l'occasion de tromper l'ennui, de voir du monde et aussi de mettre de la distance entre soi et un compagnon avec lequel on se disputait.

Une de ces lettres de quête nous est conservée dans un formulaire à l'usage de la chancellerie épiscopale de Sion. Elle a été accordée le 3 juillet 1710 « au pieux Frère Joseph Antoine Fässler, du Tiers-Ordre de Saint-François, ermite de Longeborgne, se rendant dans le canton d'Unterwald et à Appenzell pour des raisons approuvées » par l'évêque⁴⁶. Cet ermite, originaire d'Appenzell, est bien connu. Comme beaucoup de ses congénères, il a passablement « roulé sa bosse » mais toujours, à ce qu'il semble, avec les autorisations nécessaires. Il prit l'habit du Tiers-Ordre à Sion le 13 juin 1708 et fit profession l'année suivante. On ne sait quand il quitta Longeborgne pour l'ermitage nouvellement établi à la chapelle de Ringacker à Loèche, où il vécut 17 ans. Le 3 août 1722, du moins, il est à Ringacker, et fait demander à l'évêque de Sion une lettre de quête pour le Haut-Valais et la permission de se rendre à Einsiedeln en pèlerinage. Il fut le premier titulaire de l'ermitage Sainte-Vèrène à Zoug, construit vers 1725, y fournit un travail considérable et mourut saintement le 4 mars 1756⁴⁷.

En 1712, on voit apparaître à Longeborgne un nommé Jean Schuoler, ermite du Tiers-Ordre de Saint-François. Ayant représenté à l'évêque qu'il n'a pas de quoi subsister à l'ermitage, il en obtient,

le 1er septembre, la permission d'aller quêter et collecter de porte en porte, « à la manière des ermites », dans tout le Haut-Valais à partir de la Morge⁴⁸. A une date inconnue, probablement en 1716, il reçoit de l'évêque François-Joseph Supersaxo (évêque de 1701 à 1734) l'autorisation de quitter l'ermitage « pour cultiver les fruits plus féconds de la pénitence, pour travailler au salut de son âme, en allant dans un monastère pour se soumettre à une règle ». Cette lettre atteste qu'il a vécu à Longeborgne durant cinq ans d'une vie exemplaire, dans la piété catholique, les bonnes mœurs, l'obéissance, la piété, la dévotion, la pureté, sans s'exposer à aucune censure et sans se livrer à aucun vagabondage⁴⁹. Et pourtant, en 1720, il est toujours à Longeborgne, où il assiste, en compagnie de son collègue le Frère François-Joseph Fraier, à un mariage célébré dans la chapelle⁵⁰.

Noms d'ermites

Au cours du XVIIIe siècle, la plupart des ermites demeurant à Longeborgne ne sont que des noms, qui apparaissent dans les registres de la paroisse de Bramois, soit au moment de leur décès, soit comme témoins à des mariages.

Le 4 novembre 1735, le vénérable ermite François-Antoine, né à Orsières, décède pieusement, muni de tous les sacrements; il est enterré dans le tombeau des ermites, devant l'autel de Saint-Antoine de Padoue⁵¹. Le 13 août 1740 (et non 1739) François-Joseph Francey, d'Ayent, «vénérable anachorète», meurt à Longeborgne. Le jour suivant, le curé de Bramois procède aux obsèques, en présence du chanoine Sébastien Briguet, vicaire général de l'évêque de Sion, du patron de Longeborgne et d'un père capucin⁵². La même année, deux autres ermites, les frères Joseph-Michel Decry et Joseph-Valentin Ritz, sont témoins d'un mariage célébré à Longeborgne⁵³. Le Frère Joseph-Valentin Ritz meurt le 5 juillet 1747, ayant reçu l'extrême-onction — sans doute à la suite d'une attaque d'apoplexie, il n'a pu se confesser ni recevoir le Saint Viatique⁵⁴. Son compagnon Joseph-Michel Decry est toujours là, et ne mourra qu'en 1760, le 26 juillet; à cette date il est inscrit dans le registre de paroisse de Bramois sous le nom de Michel Crooz⁵⁵. Du moins c'est le Père Bennon Zimmermann qui est l'auteur de cette identification.





Pèlerins devant l'oratoire de saint Antoine l'ermite, vers le haut du chemin de croix.

En 1752 apparaît le Frère Jean-Michel Hunerbläs d'Einsiedeln. Modèle de stabilité, cet ermite demeurera plus de soixante ans à Longeborgne, jusqu'à sa mort, survenue le 13 mars 1814 au milieu de la nuit⁵⁶. Au cours de sa vie sans histoire, il devra supporter plusieurs collègues qui ne sont pas tous à la hauteur de leur tâche. Le 27 novembre 1752, le Conseil de la Bourgeoisie de Sion admet à Longeborgne un certain Maro ou Marroz⁵⁷ dont on se plaint une dizaine d'années plus tard: il gère mal le domaine, et son comportement n'est pas en accord avec son habit⁵⁸. Est-ce le même que le Frère Nicolas, témoin à un mariage en 1761 avec le Frère Michel Hunerbläs⁵⁹ ?

Le 28 juin 1763, un vieux drapier ou teinturier, demeurant dans la vallée de Conches, demande au Conseil de la Ville de Sion la permission de se retirer à Longeborgne ou de construire un ermitage. Bien que l'autorité patronale soit disposée à l'installer à Longeborgne, en plaçant la servante ou la jeune fille qui l'accompagne à l'Hôpital, on ne sait ce qu'il en est advenu⁶⁰. Quatre ans plus tard, on cite le Frère Antoine Felklin, pour la première et pour la dernière fois: le 19 août 1767, il s'est noyé dans le canal de la Borgne et on l'ensevelit à l'ermitage⁶¹.

En 1773, le Frère Michel Hunerbläs, toujours fidèle au poste, assiste à un mariage à Longeborgne, en compagnie du Frère Germain Sertor⁶². On s'obstine, nous ne savons pourquoi, et malgré la différence des prénoms, à confondre ce Frère Germain avec le vénérable Jean Egly, qui mourut en prières, les bras étendus, à l'hôpital de Sion, le 1er février 1824, après avoir vécu cinquante ans à l'ermitage de Longeborgne⁶³. Cela nous reporte à 1773-1774, mais ne signifie rien, car de nombreux ermites se sont succédé là, les uns de manière fugace, les autres au contraire avec une stabilité exemplaire.

Au début du XIXe siècle. Les tribulations de l'ermitage

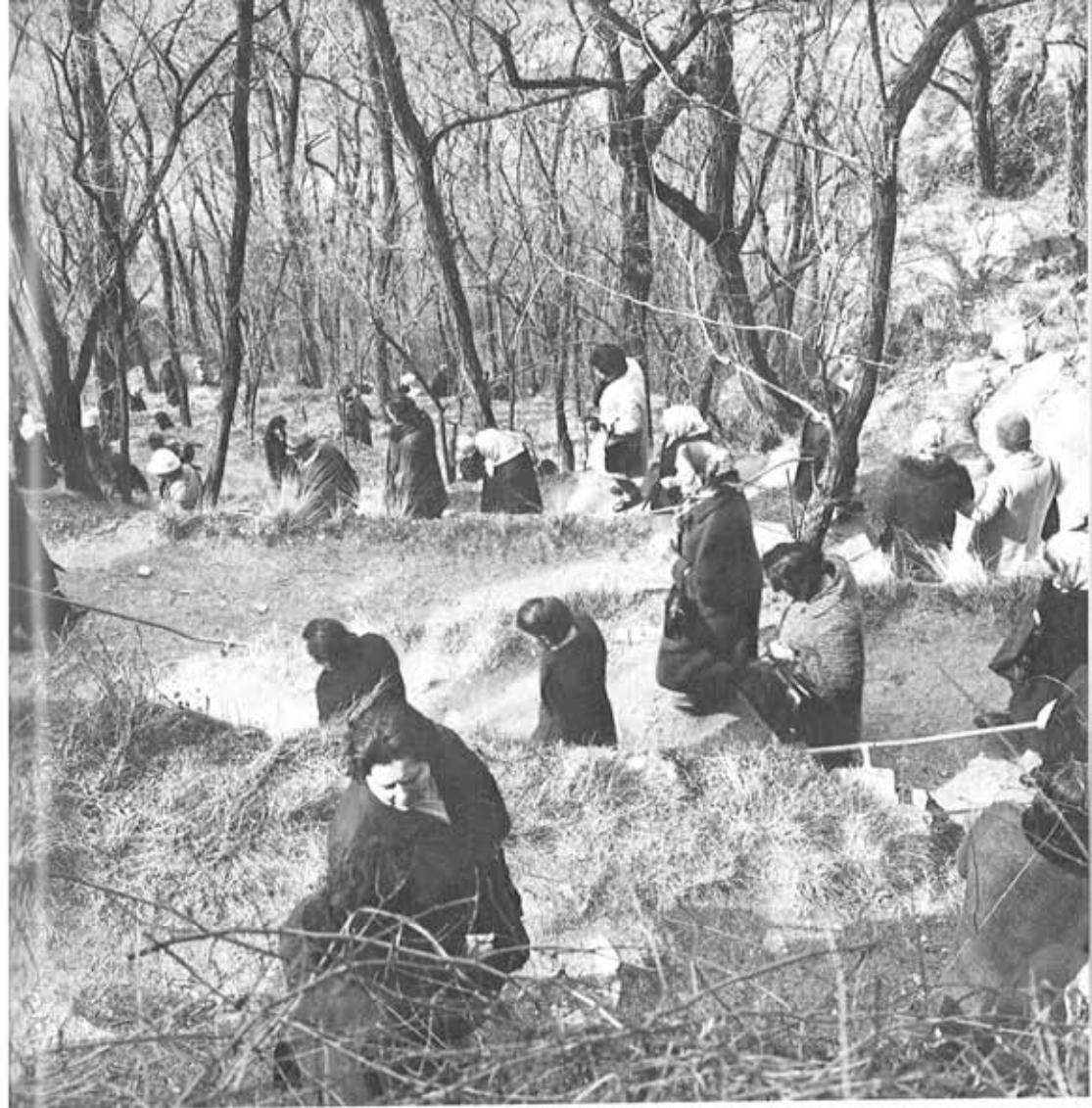
Au XIXe siècle, l'histoire des ermites est mieux connue, par des documents tels que procédures pénales ou enquêtes canoniques, correspondances, mémoires, journaux, nécrologies, etc. Ils font apparaître ces ermites dans leur vie quotidienne, avec leurs faiblesses, leurs peti-

tesses, mais aussi la quête difficile, dans des conditions de vie dangereuses et psychologiquement mal équilibrées, d'un absolu, d'une paix intérieure que le monde ne procure pas. Certains ont été jugés sévèrement. L'historien doit s'efforcer de comprendre, d'expliquer, et pour ce qui reste dans l'ombre, de respecter.

En 1815, aux côtés du Frère Jean Egli qui est le chef vénéré de l'ermitage, on voit apparaître le Frère Antoine Pfefferkorn, qui fut marchand. Il fait profession dans le Tiers-Ordre de Saint-François le 13 janvier 1815, date à laquelle il est inscrit dans le Livre des profès de la Centrale suisse du Tiers-Ordre à Schwytz. A la même date, on enregistre la profession du Frère Michel Linder ou Lintner, qui habite aussi Longeborgne⁶⁴. Les deux confrères sont bien différents l'un de l'autre. Tandis qu'Antoine Pfefferkorn est un bon garçon dévoué, qui soignera le Frère Jean jusqu'à ce que ce dernier soit obligé de se retirer à l'hôpital, Michel Lintner est un instable, un déséquilibré sexuel, un voleur, un ivrogne. Né vers 1790, il avait pour père un homme de Würzbourg en Allemagne, tandis que sa mère habitait Sion. Il vécut environ quatre ans à Longeborgne, entre la fin de 1814 et la fin de 1818. S'étant disputé avec les autres frères, il quitta l'ermitage pour se rendre à Visperterminen avec un ermite silésien. Il y a dans cette paroisse une chapelle de pèlerinage dédiée à la Visitation de Marie, appelée Waldkapelle, où un ermite se tint durant tout le XIXe siècle. Michel Lintner, qui se faisait aussi appeler Johann Josef Lindner, n'y demeura que quatre mois: il fut expulsé sur la demande du curé de la paroisse, pour cause de lubricité.

A Hohen Flühen, dans la paroisse de Mörel, où il y a également une chapelle de pèlerinage et, à l'époque, une place d'ermit, il demeura une année et trois mois, entre 1819 et 1820. Il dut également vider les lieux pour lubricité. Ne sachant où aller, il se rendit au pays de son père, à Würzbourg, mais n'y trouva pas ou peu de ses parents. Il revint donc en Valais, chez sa mère.

Là, l'évêque apprit qu'il était de retour, et le fit persuader de se réinstaller à Longeborgne. Il y passa une année pénible: des objets disparurent, notamment des bijoux de la statue de la Vierge, que l'on trouva sur lui. La quantité de miel produit par les abeilles de l'ermitage diminuait, la provision de cire également; des ruches furent soustraites de nuit, et vendues à des gens de Bramois et de Grône. On accusa Lintner. Un pieux notable de Bramois, Laurent Morath, qui



vivait en communauté avec les ermites, préféra quitter les lieux où l'atmosphère devenait malsaine.

A la suite de nouveaux actes équivoques, au printemps 1821, on enjoignit à Lintner, de la part de l'évêque, d'aller au couvent des capucins, où il resta une quinzaine de jours. Il recommença à voler des ruches de Longeborgne et à les vendre, sans doute pour assurer son entretien. Deux gardes-champêtres l'ayant rencontré alors qu'il transportait de nuit une ruche sur sa tête, une enquête pénale fut lancée contre lui, qui aboutit à son arrestation par la police valaisanne. Interrogé le 21 août 1821 devant le tribunal du dizain de Sion,

présidé par le châtelain Joseph-Marie de Torrenté, il avoua tout de son existence lamentable. Il réussit à s'évader au début de novembre 1821 et fut condamné par contumace à quatre ans de prison pour vol d'abeilles et d'objets appartenant à l'ermitage, et pour avoir mené une vie aventureuse et indisciplinée, indigne de son habit d'ermite⁶⁵. Dès lors, on perd toute trace de lui.

Mais après le départ de cette brebis galeuse, les choses n'allèrent pas mieux à Longeborgne; le Frère Jean était inapte à tout travail du fait de son âge et de la maladie. Le Frère Anton Pfefferkorn, devant lui tenir compagnie, ne pouvait aller quêter; du reste, il était trop simple pour administrer l'ermitage. En 1822, le Frère Jean ayant été transféré à l'hôpital de Sion où il mourut le 1er février 1824, on dut placer durant quelque temps à l'ermitage un laïc marié qui avait offert ses services, Josef Anton Müller, orfèvre demeurant à Bramois, cependant que la femme et les enfants de ce gardien improvisé restaient à Bramois et se débrouillaient comme ils pouvaient.

A la fin de 1822, on introduisit à Longeborgne un nommé Léonce Baechly, originaire de Suisse centrale, qui avait passé quelque temps à l'ermitage de Rarogne et paraissait pieux et capable⁶⁶. En réalité, c'était un instable et un vagabond. Après un stage à Bischofszell, qu'il dut quitter en 1812 sur l'ordre du curé, il se trouvait en 1816 à l'ermitage de Schattdorf dans le canton d'Uri. A cette époque, les ermites de Suisse centrale étaient rattachés à une congrégation dont les responsables surveillaient les mœurs, dirigeaient les noviciats et tenaient même une caisse de retraite. Cette congrégation, qui existait depuis le XVIIIe siècle, fut reprise en main à l'époque de la Restauration par le vicaire général Franz-Bernhard Göldlin von Tiefenau et par le curé de Rothenburg (LU), Josef Anton Brunner, nommé directeur spirituel des ermites⁶⁷. Dès mai 1816, le curé Brunner attira l'attention du vicaire général sur le comportement de «Lunzi Bächli» qui, étant marchand, n'avait jamais eu de formation ni de noviciat, menait une vie errante et mentait, mais jouissait de la sympathie de la commune de Schattdorf. Tout ce que l'on entreprit, exercices religieux sous la direction d'un père ermite, examen, n'eut aucun résultat. La correspondance entre le vicaire général et le curé de Rothenburg retentit des plaintes qui s'élevèrent contre ce mauvais sujet, qui donne de mauvais exemples et dégoûte les meilleurs ermites par sa vie déréglée. Ayant quitté Schattdorf au printemps 1817⁶⁸, il entreprit en 1818 de

détourner un autre ermite de son noviciat pour l'emmener en Valais: Johann Schüpfer, un Lucernois, auquel on imposait des exercices à Hergiswil (NW), accepta de le suivre à l'ermitage de Rarogne. Mais tandis que Schüpfer était bientôt expulsé parce qu'il n'avait aucun papier, Léonce Baechly demeura à Rarogne, non sans s'absenter à plusieurs reprises. Introduit à Longeborgne à la fin de 1822, il y était encore lorsque, le 31 décembre 1825, son confrère Anton Pfefferkorn fit une chute mortelle dans les rochers et fut enterré avec ses prédécesseurs dans la chapelle de l'ermitage.

Anton Pfefferkorn fut remplacé par un Lucernois, un ancien frère lai des jésuites, Johannes Josef Unternährer, natif de Schüpfen dans l'Entlebuch; le Conseil de Sion accepta ses services à condition qu'il s'occupât particulièrement du domaine agricole et viticole de Longeborgne, et que la clôture fût mieux observée. L'année suivante, en mars 1827, nouveau changement: Léonce Baechly ayant quitté l'ermitage, on ne sait pour quelle raison ni pour quelle destination, il est remplacé par un Lucernois, Johann Schüpfer, né en 1770 à Romoos dans l'Entlebuch, qui présentait un magnifique certificat de l'autorité communale de Luthern dans le canton de Lucerne. En effet, il avait géré depuis 1802 environ l'ermitage de Luthernbad, dont la chapelle était consacrée à Notre-Dame et attirait de nombreux pèlerins: il avait reconstruit l'ermitage et tenu la chapelle en bon ordre, accueillait les pèlerins et consolait les malades, et était universellement apprécié dans la commune. Universellement? Non pas. Le curé de Luthern, Nicolaus Frener, le tenait à l'œil. En 1815, lorsque les autorités ecclésiastiques — le vicaire général Göldlin von Tiefenau et le directeur spirituel Anton Brunner — reprirent en main la congrégation des ermites de Suisse centrale, Nicolas Frener fit son rapport sur ce personnage, qu'il jugeait instable et capricieux, rebelle à tout avertissement paternel. On entreprit de le corriger. En 1817, on lui imposa un noviciat à Hergiswil dans le demi-canton de Nidwald, mais au bout d'une année, ses supérieurs, le considérant comme un cas désespéré, tentèrent de lui faire comprendre qu'il n'avait aucune vocation érémitique. C'est alors qu'il se laissa détourner par Léonce Baechly, son mauvais génie, qui le persuada de se rendre en Valais où il échapperait à tout contrôle et pourrait vivre tranquille. Un premier séjour à Rarogne, nous l'avons vu, fut fort bref: n'ayant pas de papiers en règle, Schüpfer dut quitter Rarogne; une tentative de



Collégiens de Sion, vers 1915.

trouver une place à l'ermitage de Visperterminen ayant échoué, il dut retourner dans son pays. Là, les supérieurs de la Congrégation voulurent lui imposer un programme de pénitence en sept points. Schüpfer s'y soumit durant quatre semaines; au bout desquelles on lui interdit de reprendre l'habit.

Pratiquement exclu de sa congrégation, Schüpfer retourna en Valais. De 1821 à 1825, il géra l'ermitage de Rarogne, où il se fit apprécier, exerçant notamment son métier d'horloger.

Passé à Longeborgne en mars 1827, sur la recommandation de l'ancien grand-châtelain de Rarogne, il trouva l'ermitage dans un état matériel pitoyable. Tout avait été négligé. Schüpfer se mit courageusement au travail, fit remettre en état la fontaine et les installations d'adduction d'eau, reconstitua les provisions, procura divers ustensiles à l'ermitage.

En octobre 1827, un nouvel ermite se présenta: Aloys Dürrer, de Stans, âgé de cinquante et un ans, ancien soldat de la Garde suisse du Vatican, muni de bons certificats. Mais ce nouveau compagnon n'était pas plus stable que les autres: au printemps 1829, Johann Schüpfer était seul à Longeborgne: ses deux confrères de Suisse centrale, Johann Josef Unternährer et le dernier arrivé avaient quitté l'ermitage. Et le secrétaire du Conseil de la Ville de Sion se fait l'écho de l'agacement du patron devant ces perpétuels changements, en

notant que ces personnages étaient décidément « des hommes capricieux et incapables de s'adapter ». Deux candidats se présentent à ce moment et sont admis à l'essai pour un an: Franz-Xaver Rieser, né le 7 septembre 1804 à Pfaffenhofen en Alsace, ancien frère lai chez les jésuites de Brigue, et un homme de Nendaz, dont le nom n'est pas connu et dont on n'entend plus parler dans la suite.

Au début, Johann Schüpfer semble avoir accueilli son nouveau compagnon avec beaucoup de bonté, et lui procura même un costume complet, des souliers et une montre. Mais la mésentente ne tarda pas à s'installer entre les deux ermites. En été ou en automne 1831, Schüpfer fut dénoncé, probablement par l'Alsacien lui-même, pour avoir des relations suspectes avec une femme de Bramois qui montait constamment à l'ermitage, même la nuit, et l'accompagnait dans ses tournées de quête. Il dut quitter l'ermitage, renoncer à son habit. Une enquête à laquelle on procéda sur sa demande fit découvrir quelques incartades supplémentaires, et mit au jour les conflits avec les supérieurs de sa congrégation qui avaient amené son installation en Valais. Le tout n'était pas bien grave, certainement beaucoup moins que les charges retenues quelques années plus tôt contre Michael Lintner. Schüpfer n'en dut pas moins quitter Longeborgne¹⁰⁹.

Cette lamentable histoire illustre bien les conditions de vie précaire d'un ermite qui n'est pas solidement encadré par une congrégation ou une communauté. Ayant refusé le contrôle et les admonestations de ses supérieurs, Schüpfer s'était isolé; il était livré à l'opinion publique, aux bruits incontrôlables que l'on faisait courir sur lui et qu'il ne pouvait arrêter, aux interprétations malveillantes sur son comportement. Du fait de sa formation inexistante ou insuffisante — il savait à peine lire et écrire — il n'avait pas la carrure, l'armature nécessaire pour demeurer seul en face des exigeants laïcs et des ecclésiastiques mal disposés dont il dépendait.

Son compagnon Franz-Xaver Rieser se tira mieux d'affaire, et apparut à tous comme le modèle des ermites. Il demeura à Longeborgne jusqu'à sa mort, le 23 novembre 1877, soit près de cinquante ans; durant cette période, le pèlerinage prit un essor réjouissant, le culte fut enrichi de dévotions nouvelles, l'ermitage fut bien administré et le domaine agricole et viticole mis en valeur. Cette stabilité exemplaire est rare, et contraste avec les années mouvementées que nous venons de raconter. De fait, les seuls événements saillants dans



Ecoliers de Mund en promenade au début du XXe siècle. A gauche, les Pères capucins doivent être Cyprien Crettaz et Adolphe Constantin.

la vie de l'ermite Rieser se passent ailleurs qu'à Longeborgne. Cet homme pieux avait déjà goûté de la vie érémitique. En 1826, il partit en pèlerinage pour Rome, à pied bien entendu. Là, il fut choisi parmi les douze pauvres auxquels le pape lava lui-même les pieds et servit le repas du Jeudi-Saint. Il vécut quelque temps en Italie, dans un ermitage Saint-Victor dans le diocèse de Narni, d'où il fit cinq autres pèlerinages à Rome.

Une autre fois, il était à Sierre, en tournée de quête; un notable de l'endroit, Lucien de Werra, lui offrit une chambre pour la nuit du 20 au 21 novembre 1877. Un incendie se déclara, provoqué par la néoline disent les uns, ou par l'ermite lui-même qui, disent les autres, aurait renversé une lampe. Franz-Xaver Rieser, pour échapper au feu, sauta par la fenêtre et se fit quelques fractures. Atrocement brûlé et blessé, il fut transporté à l'hôpital de Sion où il mourut le 23 novembre 1877. L'affluence considérable à ses obsèques, faites à Bramois, et à son enterrement, dans la chapelle de Longeborgne avec ses prédécesseurs, et les divergences mêmes entre les témoignages qui le concernent, attestent son extrême popularité en Valais⁷⁰.

Comme le Père Hugues Delogne devait le faire trois quarts de siècle plus tard, le Frère Franz-Xaver Rieser avait su se donner un aspect qui fixa pour longtemps le personnage de l'ermite dans la conscience des Valaisans. Voici comment le décrit le chroniqueur du

journal *Le Confédéré* (du Valais) du 30 novembre 1877: « Le Frère Xavier (...) était doué d'une de ces physionomies qui restent gravées dans la mémoire du peuple. Il avait les yeux perçants, la voix rude, les épaules larges. Il portait une longue barbe grisonnante, une robe de bure noire, de gros souliers ferrés; un chapelet était retenu à ses côtés par une lanière de cuir. Il maniait la pioche avec vigueur et ne se faisait pas prier pour partager un verre de vin. Sa charité comme sa bonne humeur étaient connues. Il n'avait jamais été malade depuis 49 ans qu'il habitait l'ermitage, agrandi et embelli par ses soins.»

Incarnation de l'idée d'ermite, Rieser n'eut pratiquement pas de compagnon qui pût s'entendre avec lui et lui faire équilibre. Ses perfections sont peut-être la principale raison de l'échec du pauvre Johann Schüpfer. Certes, à la fin de 1846, la Bourgeoisie de Sion admit comme postulant de la seconde place à l'ermitage de Longeborgne un certain Joseph Antoine Goldmann, de Saint-Gall. Mais on ne tarda pas à découvrir, en interceptant des lettres que lui adressaient ses parents, qu'il considérait la vocation d'ermite comme un métier fort lucratif. Il fut donc expulsé de l'ermitage et privé du costume d'ermite que la Bourgeoisie lui avait fourni. Et comme il cherchait à se replacer ailleurs en Valais, notamment à l'ermitage de Notre-Dame du Scex à Saint-Maurice, le bourgmestre de Sion demanda le 13 avril 1847 au conseiller d'Etat Joseph-Emmanuel Gross, chargé du Département de justice et police, de l'expulser du pays⁷¹. Ce qui fut fait, et Franz-Xaver Rieser resta seul.

Il eut pourtant un disciple, un frère Antoine Rinder, fils d'un maçon, originaire de Schaffhausen en Alsace, né vers 1818, qui fut trouvé mort à Longeborgne le 29 septembre 1875 et fut enterré sous la chapelle Saint-Antoine⁷².

La succession de Franz-Xaver Rieser

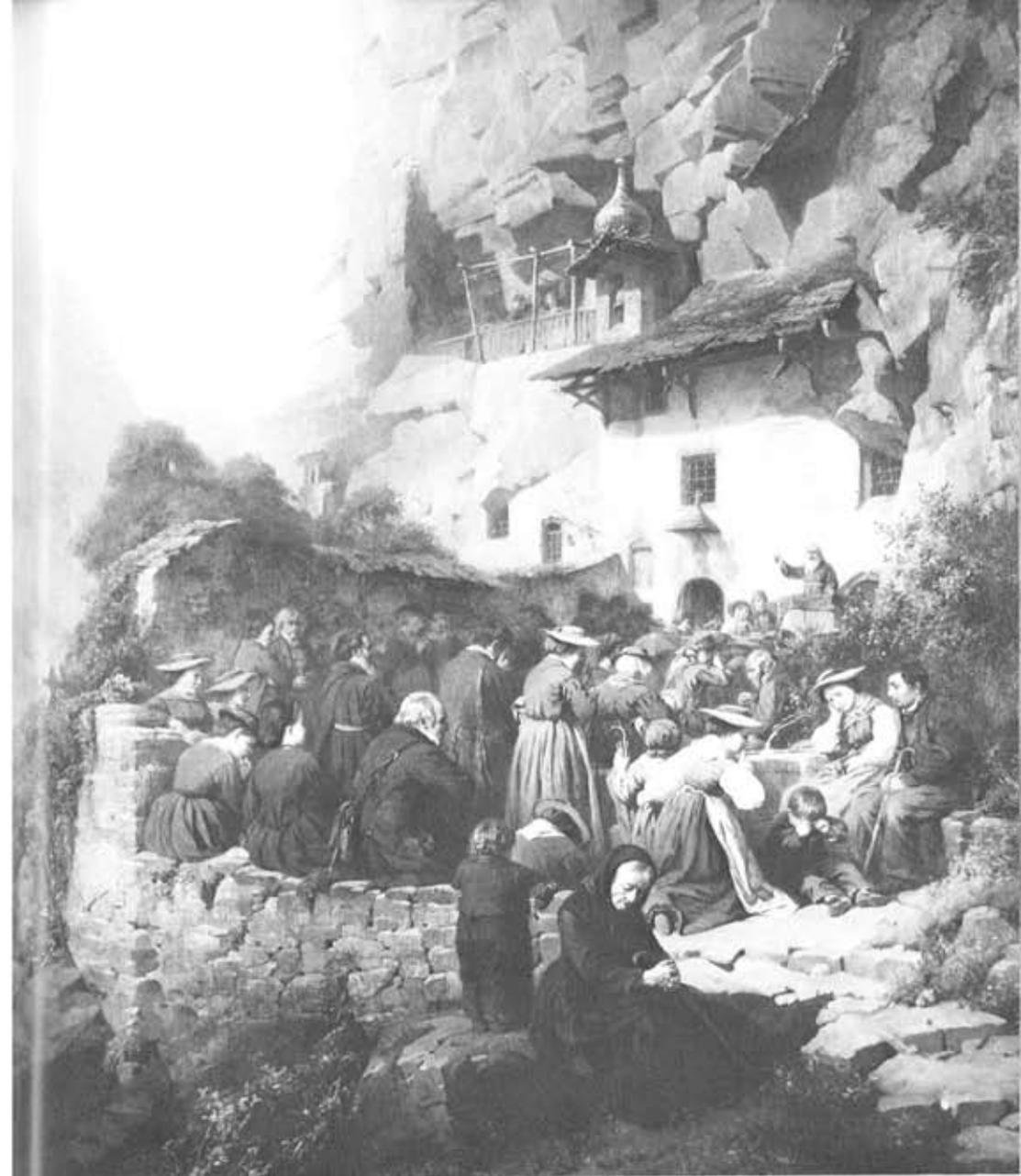
Après la mort de Franz-Xaver Rieser, tous les efforts de la Bourgeoisie de Sion pour trouver un ermite de cette classe à placer à Longeborgne furent vains. Pour lui succéder, deux personnes se présentèrent en janvier 1878: le Frère Benedict Huber, de Hägglingen en Argovie, âgé de 62 ans, et un Lucernois, le Frère Macaire Portmann,

de Schüpfheim. Le premier étant trop âgé, le Frère Portmann fut choisi, à l'essai pour deux ans, mais il quitta Longeborgne après quelques semaines, parce que l'endroit ne lui convenait pas, et qu'il ignorait le français⁷³. L'année suivante, le 31 juillet 1879, un nommé Klein, de Fraulauten près de Sarrelouis, offrit ses services. Le Conseil bourgeois l'autorisa à s'installer aux côtés du concierge Eugène Ineichen, ancien domestique du Frère Franz-Xaver Rieser. Après quoi on n'entendit plus parler de ce Klein⁷⁴.

En 1880, un ecclésiastique, l'abbé Joseph Lehmann, chevalier de la Légion d'honneur, du diocèse de Strasbourg, mais demeurant alors en Valais, envisagea de se retirer à Longeborgne et donna une somme de 2031 fr. pour restaurer la chapelle et l'ermitage. Puis il renonça à son projet et l'argent, placé à la banque Edouard Cropt, subit une forte diminution lorsque ce dernier mourut accidentellement en 1882, laissant sa banque dans une situation déficitaire catastrophique⁷⁵.

Au printemps 1884, le curé de Saillon, l'abbé Antoine Follonier, de Saint-Martin, fatigué, demanda de pouvoir se retirer à Longeborgne. Mais bien qu'âgé de 42 ans seulement, l'abbé Follonier était atteint d'une extinction de voix, et sa santé gravement compromise le rendait incapable de cultiver lui-même le domaine agricole et viticole de Longeborgne. « Cette propriété, écrivait à l'évêque de Sion le secrétaire du Conseil bourgeois de Sion en date du 20 avril 1884, est très rapide, partant pénible à travailler, et ce n'est qu'au prix d'un dur labeur que le concierge actuel est parvenu à la mettre en état. » Comme d'autre part le candidat ne voulait pas quêter, la Bourgeoisie déclarait n'avoir pas les moyens de lui constituer un subside mensuel. L'abbé Follonier dut donc renoncer, mais fut admis en qualité de concierge ou d'« ermite » à l'église de Valère où il mourut le 11 avril 1887⁷⁶.

Par leur attitude à l'égard de l'argent, ces deux prêtres, les abbés Lehmann et Follonier, appartiennent à une nouvelle génération d'ermites: marqués par le romantisme, peu adaptés au monde, ils ne veulent pas aller au désert pour happer, comme l'avait fait la génération précédente, une part de la richesse de l'Eglise et exercer, dans la société, le « métier » d'ermite. Ils quittent le monde pour se consacrer à Dieu, ou du moins le croient-ils. Ce ne sont pas des pauvres, mais des propriétaires, ou des salariés qui ont *droit* à une pension mensuelle et ne veulent pas la tenir de la quête et du bon vouloir

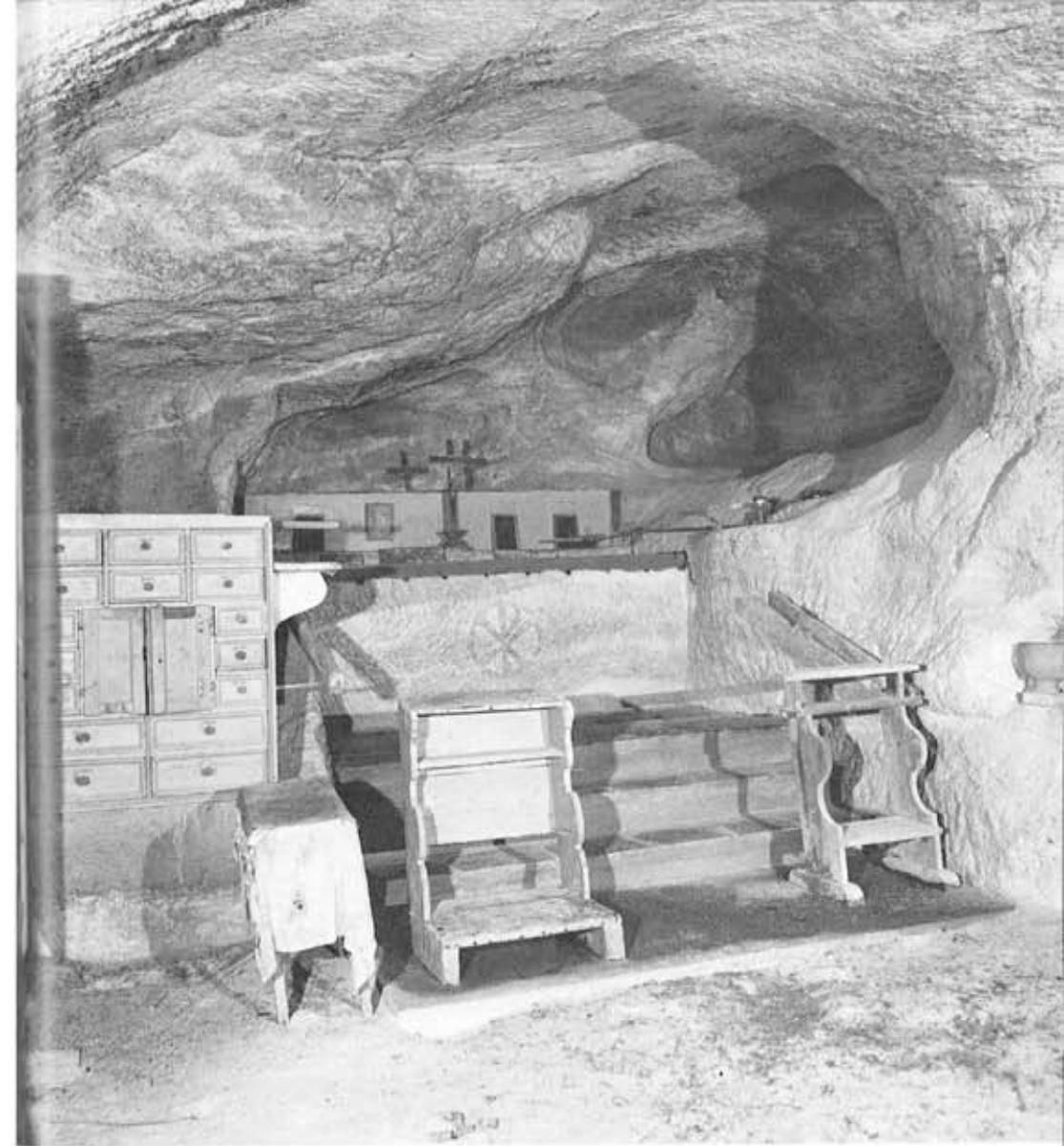


La prédication du Frère Rieser, par Raphaël Ritz, tableau de 1868.

des populations. Ce phénomène de l'érémisme, qui existe en France dès l'époque de Chateaubriand, est encore mal connu, en dépit de son importance comme thème littéraire.

Mais pour Longeborgne, ce n'était pas d'un ermite romantique que la Bourgeoisie de Sion avait besoin. Le concierge Eugène Ineichen rendait plus de services. Originaire de Macugnaga, c'était, comme beaucoup d'ermites, un ancien soldat. Après avoir servi à Naples, il s'était engagé à l'hôpital de Sion, puis comme domestique de l'ermite Franz-Xaver Rieser. A la mort de ce dernier, il resta à Longeborgne, mais n'étant pas ermite, n'ayant fait aucun des vœux et des exercices qui lui eussent permis d'en prendre l'habit, il ne pouvait quêter, et la Bourgeoisie de Sion dut lui allouer une pension mensuelle beaucoup plus forte qu'à ses prédécesseurs.

Cet état de choses ne pouvait durer: le fonds de l'ermitage était pauvre, et la Bourgeoisie ne pouvait assumer longtemps le traitement d'un concierge. En 1883, le Conseil bourgeoisial exposa à l'évêque cette situation financière critique⁷⁷. Le meilleur remède parut de donner au concierge Ineichen l'autorisation de quêter et, à cet effet, de lui faire prendre l'habit d'ermite. L'autorité épiscopale fit une enquête sur sa vie et ses mœurs auprès des notables de Bramois et des ecclésiastiques qui avaient dit des messes à Longeborgne. Les témoignages divergent. Les membres du clergé étaient fort réservés: tout en reconnaissant ses qualités d'administrateur et de cultivateur du domaine de Longeborgne, on mettait en doute sa vocation érémitique pour ce qui est de l'esprit religieux, de la piété, de la fréquentation des sacrements. Le curé de Saint-Léonard avait remarqué « qu'il avait peu de piété, qu'il n'était guère disposé à servir la messe et que s'il pouvait se faire remplacer, il fumait au jardin pendant le Saint Sacrifice... » On ajoutait qu'il se livrait à la boisson avec excès, qu'il buvait en automne tout le vin que produisait le vignoble de l'ermitage, soit une vingtaine de setiers environ, si bien qu'au début de janvier, il ne restait plus de vin pour la messe. Les laïcs, en revanche, tout en admettant le bien-fondé des accusations relatives à l'éthylisme, observaient que son prédécesseur, l'ermite modèle Franz-Xaver Rieser, s'était rendu quelquefois coupable d'excès de boisson. Et que penser de cette remarque d'Eugène Barberini, l'un des plus importants propriétaires de Bramois: « On est obligé de croire que l'amour de la chasteté et l'activité sont encore ses principales vertus



et que sa conduite est en tout cas de nature à jeter de l'ombre sur celle de son devancier »⁷⁸ ?

Malgré les réticences des milieux ecclésiastiques, Eugène Ineichen fut finalement autorisé à prendre l'habit d'ermite. Mais les quêtes rapportèrent assez peu; ce changement d'état n'empêcha pas l'ermitage de tomber peu à peu en décadence, et les auteurs postérieurs de considérer Ineichen comme un ermite de «raccroc», si l'on ose dire.

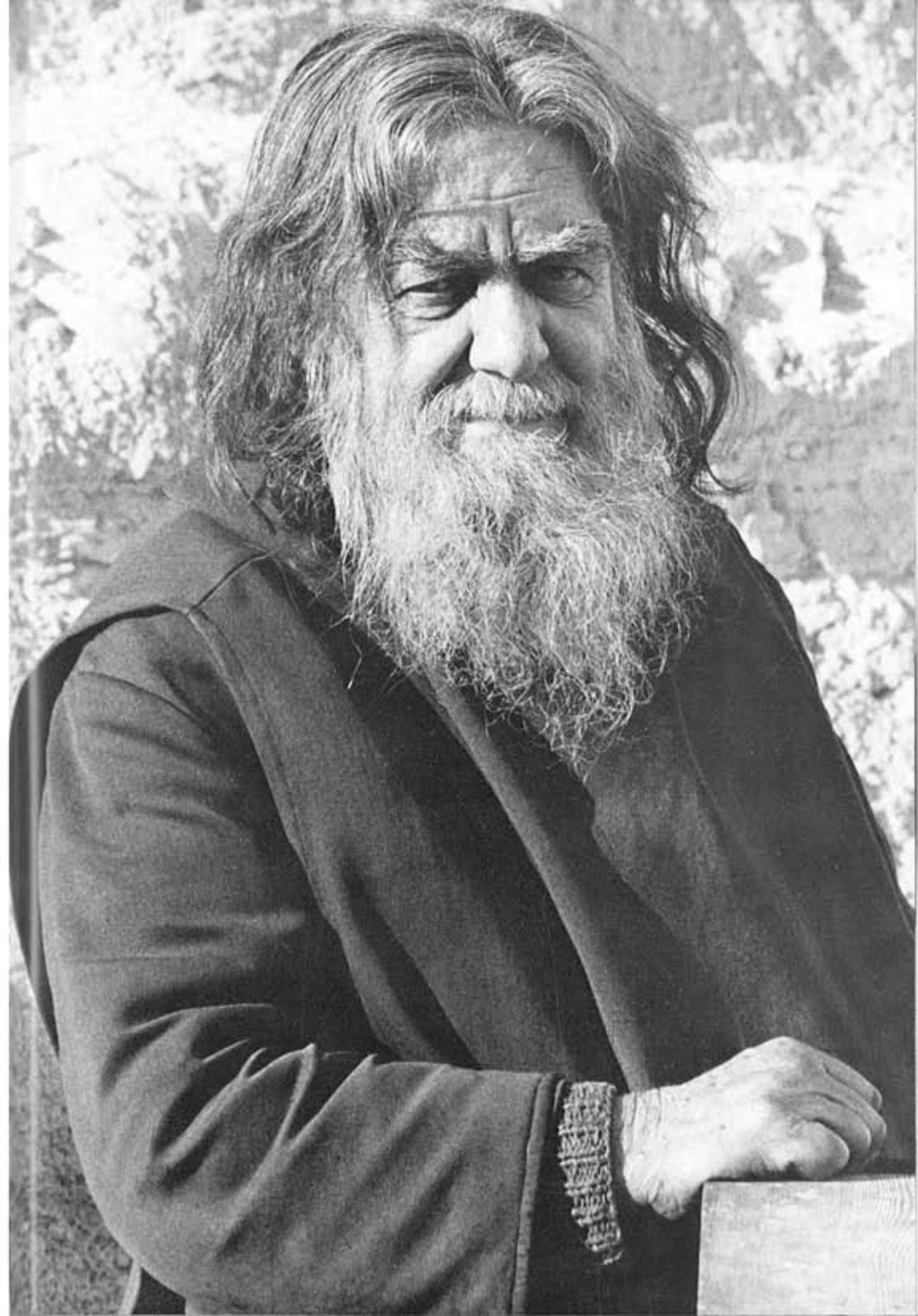
Ainsi en 1905, le rédacteur de l'article «Longeborgne» dans le *Dictionnaire géographique de la Suisse*, distingue soigneusement les ermites que l'on voyait encore au début du XIXe siècle, de l'« homme vêtu en moine », qui garde cette demeure pittoresque et ajoute: « C'était naguère une tradition soigneusement conservée, d'offrir aux pèlerins ou visiteurs un peu de vin et de miel, qu'ils payaient du reste scrupuleusement. L'ermite actuel laisse tomber cette tradition.» Peu d'années après, d'ailleurs, le pauvre Ineichen était transporté à l'hôpital de Sion, où il mourut le 13 novembre 1907⁷⁹. La suite des ermites laïcs de Longeborgne était close.

Comment peut-on être ermite ?

Les récits que nous venons de faire ressemblent à un morceau de musique en contrepoint, où divers motifs s'entrecroisent, dominant à tour de rôle. Le point de départ de l'érémisme, c'est le refus du monde, la retraite au désert — matériel ou spirituel — pour se vouer à Dieu dans la solitude. Mais vouloir vivre en solitaire, c'est souvent ériger en idéal sa propre indigence. Ainsi l'ermite se retrouve dans une situation ambiguë par rapport à la société. Inexorable, le besoin de retourner vers les hommes s'impose, et l'entraîne à une quête qui est autant recherche de soi-même que poursuite des autres.

Chez les ermites qui se sont succédé à Longeborgne, la rencontre des autres a pris des formes diverses. Jean Bossié et ses compagnons ont vécu en communauté. Les ermites laïcs, tertiaires de Saint-François sous l'ancien régime ont vécu sous le contrôle du vicaire général, de leurs collègues de l'ermitage, et plus encore sous la surveillance exigeante des villageois de Bramois. Surveillance réelle, mais insuffisante puisqu'elle autorisait des tournées de quête ou des pèlerinages qui, pour les vocations les moins bien accrochées, se transformaient facilement en vagabondage.

Cette recherche des autres et cette poursuite de soi-même venaient au-devant des tentatives de «récupération» par le monde, en l'espèce par l'évêque, par les pèlerins et par la Ville de Sion. Au XVIIIe et au début du XVIIIe siècle, les évêques de Sion ont favorisé l'érémisme

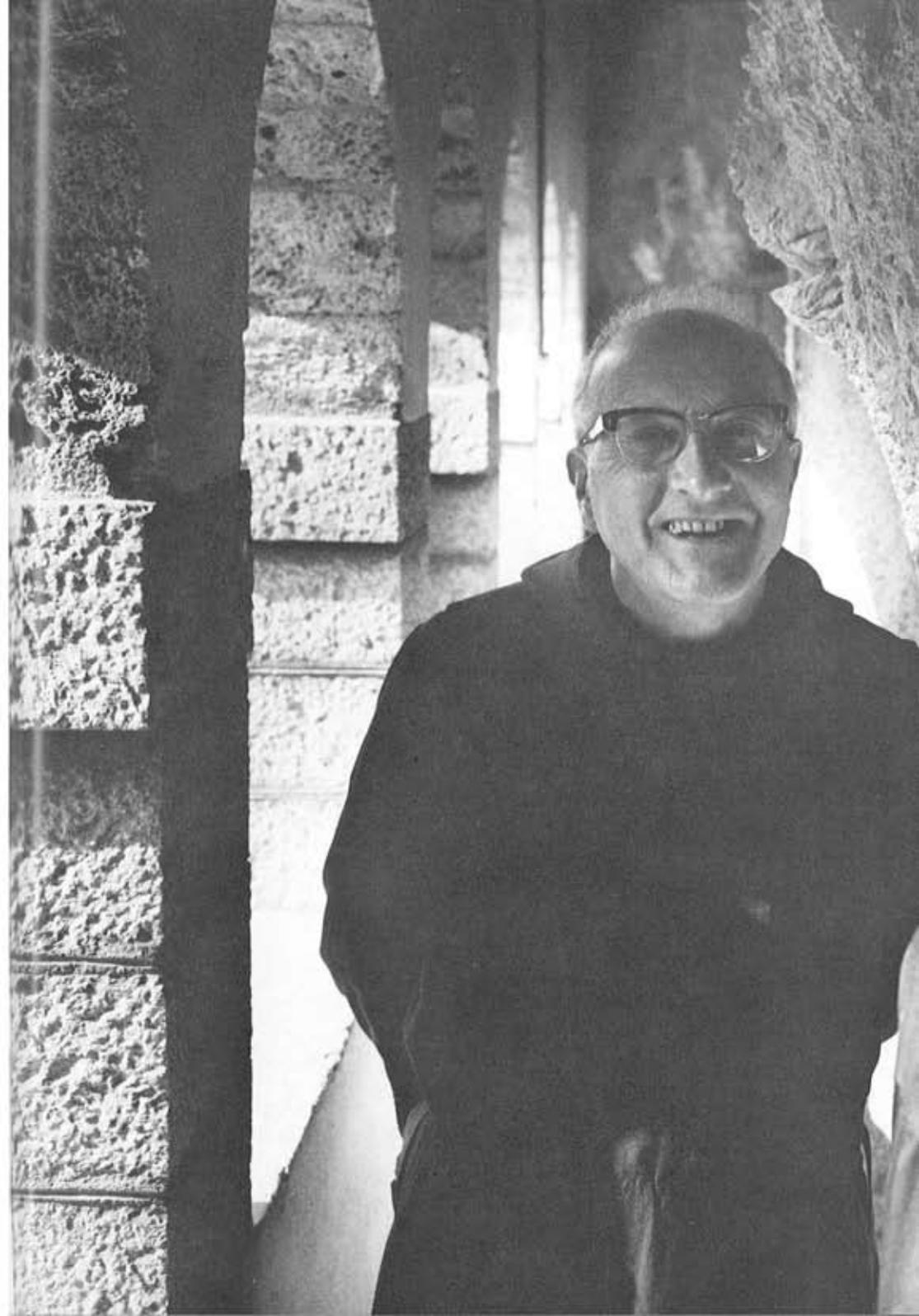


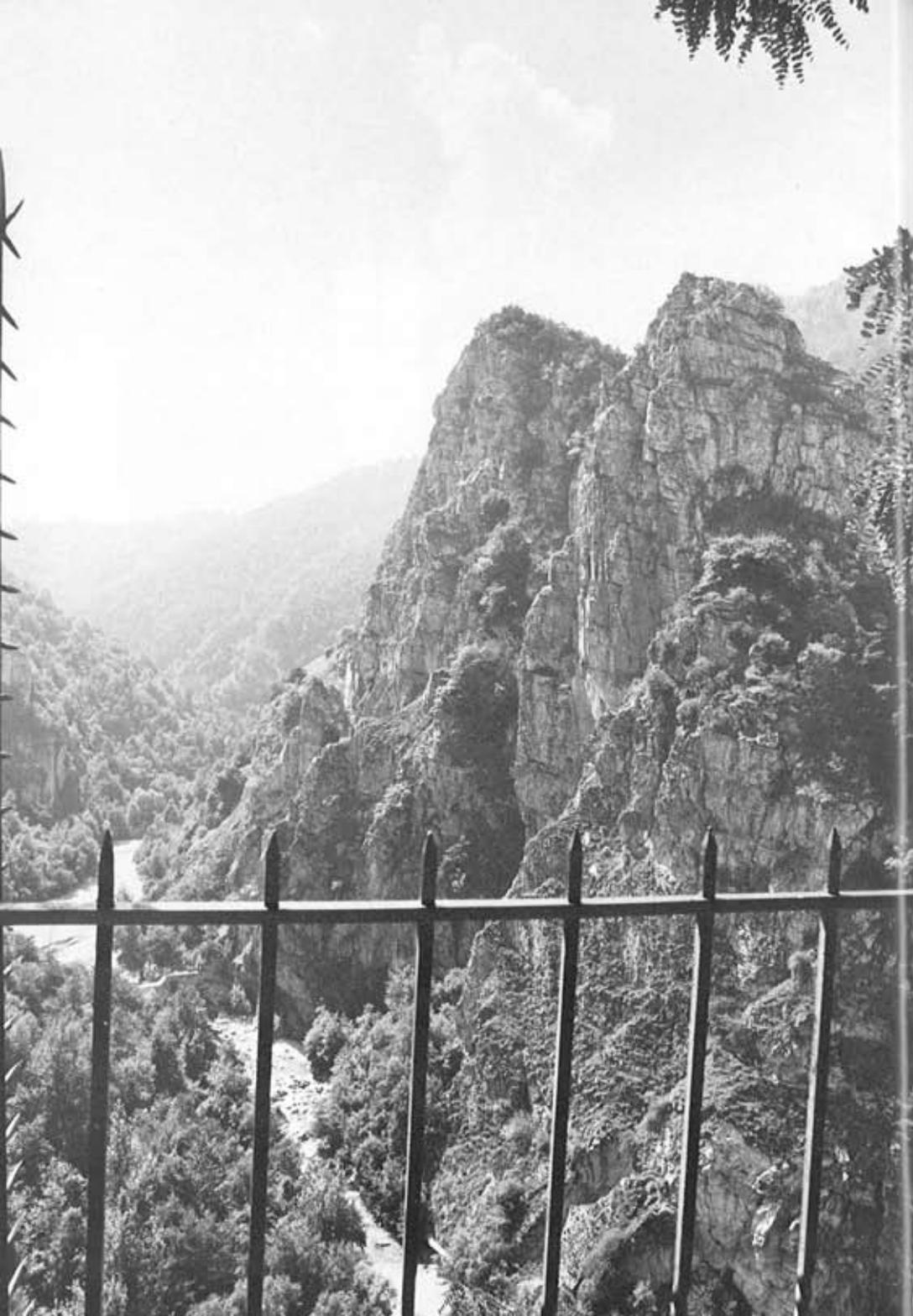
à Longeborgne: la chapelle Notre-Dame de Compassion était un pôle très actif de dévotion, le pèlerinage une composante de la vie religieuse du diocèse. La présence de gardiens aussi dynamiques que François Legras, aussi pieux que les frères Michel Cottet ou Jean Schuoler, était très nécessaire à l'accueil des pèlerins, partant à la prospérité de Longeborgne. Dès le moment où elle exerça le patronat de l'ermitage, la Ville et Bourgeoisie de Sion y avait le même intérêt. L'entretien de l'établissement constituait une lourde charge financière. Le travail désintéressé des ermites, le produit des troncs, la quête fournissaient un apport utile qui évitait de fonder des rentes régulières, lourde charge aussi. Peu à peu, ces questions matérielles prirent toujours plus d'importance, au péril de la vie spirituelle des ermites. Et c'est ainsi qu'on en arriva, au XIXe siècle, à confier l'ermitage à des brebis galeuses, ou même, faute de candidats, à donner l'habit d'ermite à des domestiques de campagne.

Ainsi la vocation de retraite au désert se transformait en un métier, en une place dans la société. L'ermite qui avait voulu mourir au monde y était réintégré. La «fonction» d'ermite devenait, pour toute une couche sociale peu favorisée, un moyen d'avoir part aux richesses de l'Eglise.

Cette rivalité matérielle et sociale que les ermites font à l'Eglise instituée explique l'attitude souvent négative, toujours exigeante, des membres de la hiérarchie, surtout du bas clergé local, à l'égard du phénomène. Les certificats et les rapports établis sur les ermites reflètent bien cette crainte de la concurrence: tandis que les laïcs, les autorités communales, les notables sont généralement contents des ermites et des services rendus par ceux-ci, les curés se plaignent souvent d'eux, les accusent d'ivrognerie, d'instabilité et d'insoumission. Et l'on peut lire sur la même personne des appréciations totalement opposées, selon le milieu dont elles émanent. Cela devrait, au demeurant, inciter l'historien à la prudence dans les jugements sur la carrière de tel ou tel anachorète.

Pour encadrer les ermites et barrer le passage aux indignes, on les a organisés en congrégations solidement structurées, avec supérieurs provinciaux et locaux, maîtres des novices, directeurs spirituels, visiteurs, contrôle par les curés des paroisses. La vie y est codifiée par des règles écrites et imprimées. Par des exercices spirituels, des noviciats, des examens sous la férule des pères ermites, les





La vallée de la Borgne en amont de l'ermitage.

vocations chancelantes étaient raffermies, le besoin de soutien et de communication satisfait, le désordre réprimé.

Les ermites valaisans n'ont jamais été, à notre connaissance, rattachés à l'une de ces congrégations, et le Valais ou le diocèse de Sion n'a jamais appartenu à l'une de ces provinces érémitiques. C'est sans doute pour cela que les ermites exclus de la congrégation de Suisse centrale pour insubordination, instabilité ou autres défauts sont venus chercher fortune à Longeborgne et dans les autres ermitages du pays, détériorant le climat religieux et social, et créant finalement des conditions défavorables au recrutement des bons ermites. C'est peut-être là qu'il faut chercher la raison des difficultés rencontrées par la Bourgeoisie de Sion au XIXe siècle dans la gestion de l'ermitage.

L'extraordinaire accomplissement du Père Hugues dans la vie érémitique contraste avec ces échecs et même cette décadence. Sa carrière a une autre origine et sa vocation remonte beaucoup plus haut, puisqu'elle prend sa source dans l'obéissance à la règle de saint Benoît. Le paradoxe de la retraite au désert est là tout entier: c'est la longue formation en communauté à Maredsous qui a permis au Père Hugues de rester équilibré, solidement ancré en Dieu lorsqu'il s'est retiré dans la solitude, où le contrôle du père abbé du Bouveret, librement accepté, ne lui a jamais fait défaut. Et second paradoxe, cette vie de solitude et de foi lui a attiré de nombreux visiteurs en quête de conseils et d'une direction de conscience. La vie contemplative a fait place à un ministère très fécond auprès des hommes. C'est ainsi que la retraite pieuse, la vocation vers Dieu se résolvent et ne prennent de véritable forme que dans l'amour des hommes.

Catherine Santschi

ABS Archives de la Bourgeoisie de Sion, déposées aux AEV.
 AES Archives de l'Evêché de Sion, à Sion.
 AEV Archives d'Etat du Valais, à Sion.
 BWG *Blätter aus der Walliser Geschichte.*

* * *

- 1) ABS, tir. 50/1.
- 2) *Vallesia*, t. X, 1955, p. 119.
- 3) Sion, couvent des capucins, R 215/2: P. Isidore Rudaz, collection vol. III (10), p. 807-808: Documents relatifs à Longeborgne, 1522, 1657, copie de 1855 sur un ms. de Mgr J.A. Blatter.
- 4) ABS, tir. 50/4.
- 5) ABS, tir. 50/6.
- 6) SCHINER, p. 405-407.
- 7) BURGNER, t. II, p. 290-291.
- 8) Archives de Longeborgne, au monastère du Bouveret, n° 23, p. 3, 5, 7-9.
- 9) ZIMMERMANN, p. 58.
- 10) Archives de Longeborgne, n° 23, p. 32-33.
- 11) AEV, AV 70 Bramois 3/19.
- 12) DELOGNE, p. 20-21.
- 13) ABS 240/84, p. 253.
- 14) Archives de Longeborgne, n° 25, p. 2-7 (extraits des protocoles du Conseil bourgeoisial de Sion).
- 15) *Ibid.*, p. 12-13; ZIMMERMANN, p. 38-40.
- 16) DELOGNE, p. 11.
- 17) *Longeborgne - Livret du pèlerin*, [1978], p. 15.
- 18) DELOGNE, p. 11-12; *Longeborgne - Livret du pèlerin*, [1978], p. 16.
- 19) BURGNER, t. II, p. 291-292.
- 20) AES, tir. 156/56.
- 21) BWG, t. 3, 1907, p. 33.
- 22) ABS, tir. 50/10.
- 23) Registre des décès de Sion *extra muros* 1788-1858, p. 75 (photocopies aux AEV).
- 24) *Die Chronik des Johann Jakob von Riedmatten*, trad. Hans-Anton von ROTEN, dans *Walliser Jahrbuch*, t. 28, 1959, p. 30; cf. registre des mariages de la paroisse de Sion, photocopies aux AEV, à la date du 24 novembre 1721.
- 25) Anne-Joseph de RIVAZ, *Mémoires historiques sur le Valais (1798-1834)*, publ. par André DONNET, t. I, Lausanne, 1961, p. 105 (*Mém. et doc. publ. par la Société d'histoire de la Suisse romande*, 3e série, t. V).
- 26) Lorenz Justin RITZ, *Notizen aus meinem Leben*, éd. Anton GATTLEN, dans *Vallesia*, t. XVI, 1961, p. 75.
- 27) Rose-Claire SCHULÉ, *De l'ermite à la cigogne... l'origine des enfants en Valais et en Vallée d'Aoste*, dans *Le monde alpin et rhodanien, Revue régionale d'ethnologie*, année 1977, p. 363-372; cf. Marie de RIEDMATTEN, *Journal intime...* éd. André DONNET, t. II, Martigny/Lausanne, 1975, p. 346-347, et Alexandre BOURDIN, *Hérémece, son passé, et notes sur le val d'Hérens*, Sion, 1973, p. 146 et 149.
- 28) Archives paroissiales de Bramois, F 2, p. 220.
- 29) BURGNER, t. II, p. 290.
- 30) Jean-Marc BINER, *Distribution de sel à Longeborgne le 17 janvier*, dans *L'Ecole valaisanne*, mai 1978, n° 9, p. 72-74; nombreuses attestations de cette coutume dans le diocèse d'Annecy au milieu du XIXe siècle dans *Mœurs et coutumes de la Savoie du Nord au XIXe siècle. L'enquête de Mgr Rendu*, présentée et publiée par Roger DEVOS et Charles JOISTEN, Annecy/Grenoble, 1978, p. 28-31 et *passim* (*Mém. et doc. publ. par l'Académie salésienne*, t. 87-88; *Collection documents d'ethnologie régionale*, vol. 6).
- 31) Archives de Longeborgne, n° 24, p. 62-63.
- 32) Nous avons recueilli les témoignages oraux du P. Joseph Schwizer, O.S.B., au monastère du Bouveret, qui vécut à Longeborgne de juillet 1959 à avril 1961; du P. Léon Clémen, O.S.B., chapelain de Longeborgne depuis 1959; de M. Rémy Mathis, de Grimisuat, agriculteur, qui vécut à Longeborgne de 1961 à 1973; de M. Michel Vernay, libraire à Sion; et de M. Laurent Fauchère, menuisier à Bramois, né en 1912. Signalons également quelques articles de revues sur le P. Hugues: Achille CHAPPAZ et Jean-Marc LOVEY, *Bonjour Père Hugues*, dans *Treize Etoiles*, mars 1965, p. 20-29, et *Un ermite est un paratonnerre pour le pays. Dom Hugues Delogne, depuis 20 ans, prie, travaille à Longeborgne*, dans *Nouvelliste du Rhône*, 30/31 janvier 1965.
- 33) AES, T. 156/67; voir dossier aux archives de la province suisse des capucins à Lucerne, couvent des capucins au Wesemlin, Sch. 1753.6.
- 34) *St-Fidelis*, t. 11, 1923-1924, p. 89-91; ZIMMERMANN, p. 34-36.
- 35) Document cité ci-dessus, note 3; une autre version des faits, citée par A. IMHOF (BWG, t. 3, 1907, p. 31, note 1) d'après une copie notariée d'un manuscrit d'Etienne Roten de Terminen, vivant en 1674-1720, donne une chronologie différente: étant retourné en France à une époque inconnue, François Legras aurait apostasié dans le canton de Berne en 1663 et serait mort en 1664.
- 36) Brigue, Archives Stockalper, n° 6779.
- 37) Archives de Longeborgne, n° 8.
- 38) Archives de Longeborgne, n° 7.
- 39) ABS, tir. 50/2.
- 40) Archives de Longeborgne, n° 14, copie tiré de AEV, AVL 57, f. 102.
- 40 bis) AEV, Fonds Joseph de Lavallaz, P 344.
- 41) ABS, tir. 50/3.
- 42) ABS, tir. 50/22.
- 43) Archives de Longeborgne, n° 15 (copie faite par A. Gaspoz, curé, aux archives de la commune de Nax, 22 février 1934).

- 44) ABS, Protocole du Conseil bourgeoisial de Sion, à la date du 5 décembre 1701.
- 45) *Ibid.*, aux dates des 21 février, 11 avril, 14 juin et 5 décembre 1701.
- 46) AEV, Fonds Supersaxo II, R 19, n° 29, f. 10 v.
- 47) BURGNER, t. I, p. 260-261; AEV, ATL 10/280.
- 48) AEV, Fonds Supersaxo II, R 19, n° 62, f. 25.
- 49) *Ibid.*, n° 98, f. 40 r.
- 50) Archives paroissiales de Bramois, F 2, p. 277.
- 51) *Ibid.*, p. 398.
- 52) *Ibid.*, p. 405-406.
- 53) Archives de Longeborgne, n° 22.
- 54) Archives paroissiales de Bramois, F 2, p. 417.
- 55) *Ibid.*, p. 431.
- 56) Archives de Longeborgne, n° 22; archives paroissiales de Bramois, F 2, p. 533.
- 57) Protocoles du Conseil bourgeoisial de Sion, 27 novembre 1752.
- 58) ABS 240/78, fasc. 2, p. 70 (5 septembre 1763).
- 59) Archives de Longeborgne, n° 22.
- 60) ABS, 240/78, fasc. 2, p. 57 et 70 (28 juin et 5 septembre 1763).
- 61) Archives paroissiales de Bramois, F 2, p. 437.
- 62) Archives de Longeborgne, n° 22.
- 63) Registre des décès de Sion *extra muros* 1788-1858, p. 75 (photocopies aux AEV).
- 64) Extraits par Johann Seitz, mss. à la Stiftsbibliothek St-Gallen, non classés.
- 65) Procédure avec interrogatoires des témoins et de Lindner lui-même aux ABS, 245/22/8.
- 66) C. SANTSCHI, dans *Vallesia*, t. XXXIII, 1978, p. 485-486.
- 67) Josef BÜTLER, *Die Restauration des Eremitenstandes in den V Orten anno 1815*, dans *Geschichtsfreund*, t. CXII, 1959, p. 123-129.
- 68) Archives d'Etat de Lucerne, Akten 29/109 B, Waldbrüder.
- 69) Sur tout ce qui précède, voir C. SANTSCHI, *Les tribulations d'un ermite à l'époque de la Restauration*, dans *Vallesia*, t. XXXIII, 1978, p. 483-498.
- 70) Archives paroissiales de Bramois, F 3, p. 100; archives de Longeborgne, n° 22; BURGNER, t. II, p. 295, note; *La Gazette du Valais*, 1877, n° 141, du 28 novembre; ZIMMERMANN, p. 26-30.
- 71) AES, tir. 156/52-53.
- 72) Archives paroissiales de Bramois, F 3, p. 93.
- 73) Archives de Longeborgne, n° 25, p. 1 (protocoles du Conseil bourgeoisial de Sion, 15 janvier 1878); A. IMHOF, dans *BWG*, t. 3, 1907, p. 33.
- 74) Archives de Longeborgne, n° 25, p. 2 (protocoles du Conseil bourgeoisial de Sion, 31 juillet 1879).
- 75) AES, tir. 156/62-63.
- 76) AES, tir. 156/61; Marie de RIEDMATTEN, *Journal intime...* t. I, p. 198, et II, p. 106.
- 77) Archives de Longeborgne, n° 25, p. 2 (protocoles du Conseil bourgeoisial de Sion, 20 février 1883); AES, tir. 156/61.
- 78) AES, tir. 156/59.
- 79) ZIMMERMANN, p. 31-32.

Chérubin, autel Notre-Dame-de-Compassion.



L'ERMITAGE ET SON MOBILIER

De l'antimonument à l'ouvrage d'art

Le site naturel de Longeborgne a heureusement gardé presque tout son attrait sauvage, même si l'ermitage, à la suite des aménagements du XIXe et surtout du XXe siècle, ressemble à ces pèlerinages très fréquentés dont le cachet touristique est accentué par une apparence bien propre, typiquement helvétique. Il faut dire que la topographie ne prédestinait pas ces lieux à l'éclosion d'un monument historique. Les fondateurs de 1522, Jean Bossié et ses six compagnons, l'avaient compris. Franciscains de l'Ordre des Mineurs conventuels, ils furent peut-être aussi mineurs au sens ouvrier du terme, puisqu'ils excavèrent (ou firent excaver ?) dans le rocher, à partir de grottes naturelles qui pouvaient servir de refuge, tout leur petit monastère, comprenant église, cuisine, cellules et autres caves à vin.

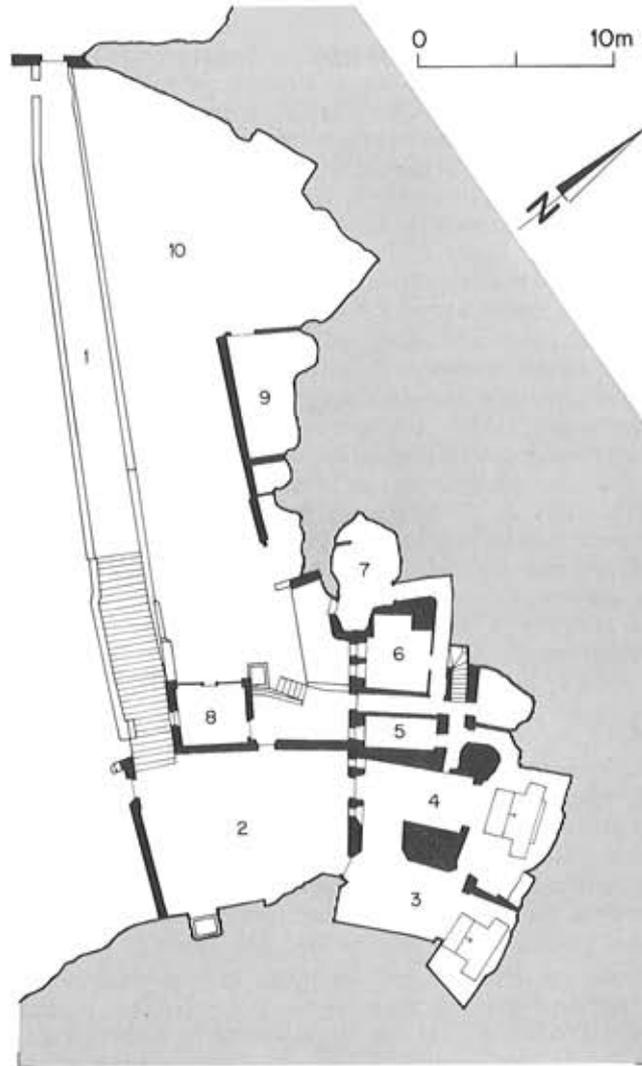
La description de leur établissement par Sébastien Münster, dans sa *Cosmographie* (1544), souligne précisément l'aspect antiarchitectural de leur ouvrage: ils n'auraient recouru à aucun poteau ni poutre en bois. Mais on ne sait rien de plus sur cette première occupation attestée des cavernes de Longeborgne, peut-être couronnée, après dix ans de labeur, par la consécration de l'oratoire (10 mai 1532 ?), sinon que l'endroit reste bientôt désolé (avant 1544), après la mort prématurée des ermites. On ignore l'étendue des locaux et si la dualité des chapelles remonte à cette époque, comme beaucoup l'ont affirmé. Unique témoignage, observé au siècle dernier, le nom du cardinal Mathieu Schiner tracé en capitales, avec ses armoiries, est aujourd'hui inaccessible, en compagnie de tant d'autres graffiti, dans la grotte supérieure.

Seule une investigation archéologique soigneuse de l'ermitage et de ses abords nous en apprendra davantage sur ses débuts et sur ses éventuels antécédents. On ne s'arrêtera guère, en attendant, aux hypothèses généralement avancées à propos des origines de Longeborgne: refuge préhistorique; oratoire médiéval à abside, devenu la crypte où l'on ensevelira les ermites; sanctuaire marial dès le XIIIe siècle, avec inscriptions prétendument lisibles au XIXe siècle...

Il est sûr en revanche que dès avant le renouveau de l'ermitage, en 1657, par le Frère François Legras, Longeborgne ne manque pas d'intéresser la ville de Sion, qui avait acheté le vidomnat de Bramois en 1569. A en croire le seul tableau conservé, le premier chemin de

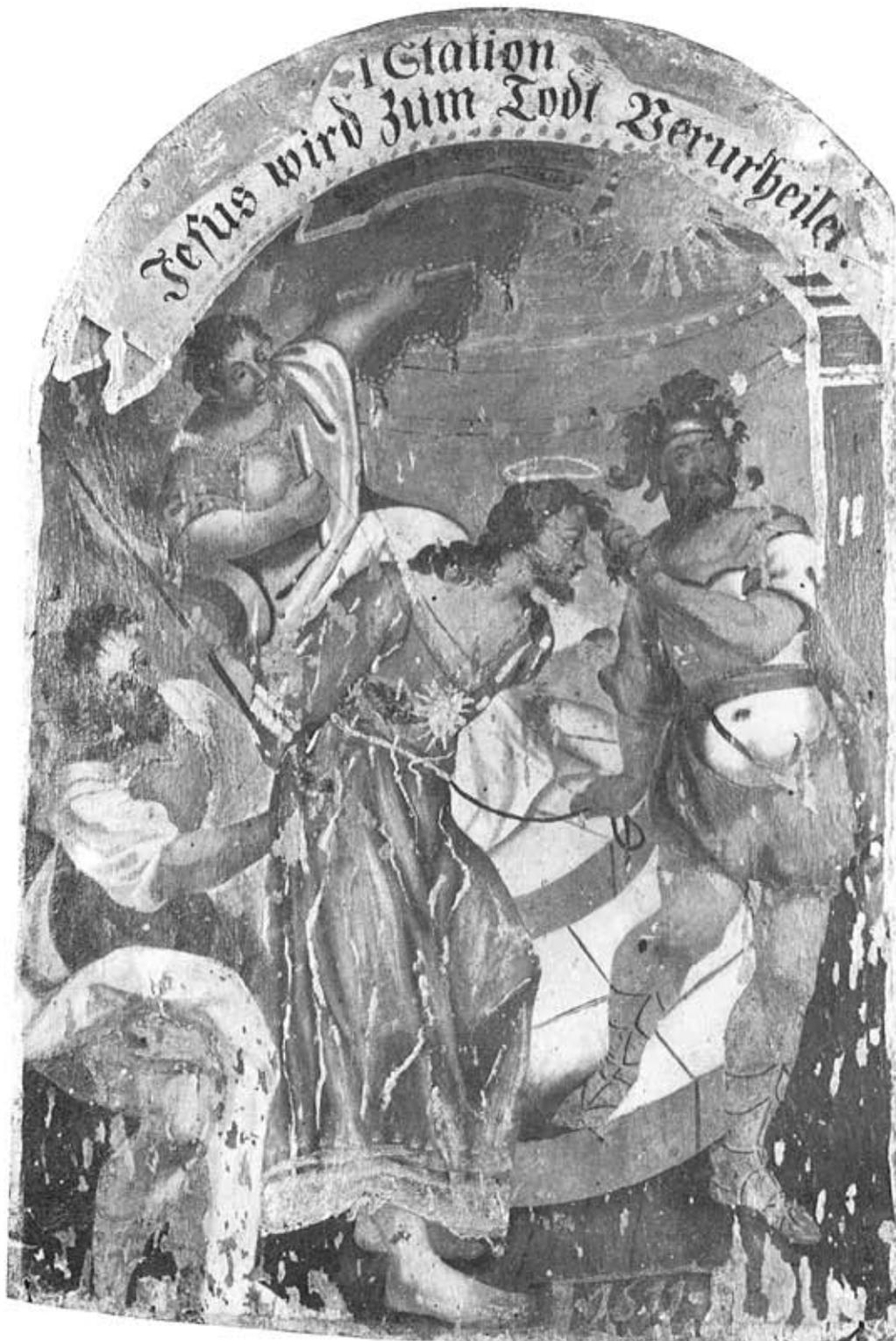
Plan de situation, état en 1907.

- | | |
|---------------------------|--------------------|
| 1. Rampe d'accès | 6. Pièce boisée |
| 2. Place | 7. Cuisine |
| 3. Chapelle Saint-Antoine | 8. Local d'accueil |
| 4. Chapelle Notre-Dame | 9. Dépendance |
| 5. Sacristie | 10. Jardin |



Dessin d'Emil Wick (1864-1868).





croix remonte à 1611. En 1617, le Conseil de la Bourgeoisie de Sion décide d'agrandir la voûte, soit vraisemblablement l'une des cavernes de Longeborgne, dont on n'indique pas, toutefois, si elle fait partie de l'ermitage. De 1640 à 1642, des ouvrages divers, assez considérables, sont entrepris à Longeborgne: terrassements, maçonnerie, travaux de charpente et de couverture, à une fin qui n'est pas précisée. Aurait-on engagé tous ces frais pour la recherche du salpêtre destiné à la poudre de Bramois ?

Chapelle Notre-Dame-de-Compassion.

Durant la seconde moitié du XVII^e siècle, la restauration de l'ermitage, auquel de nombreux miracles assurent très vite le succès, suscite la plus vive émulation entre toute sorte de bienfaiteurs. Les ermites, Michel Cottet surtout, les évêques successifs et certains dignitaires ecclésiastiques ne ménagent pas leurs deniers pour l'amélioration, l'embellissement et l'enrichissement de l'établissement. Les plus éminents particuliers leur emboîtent le pas. Enfin, la Ville de Sion verra son zèle pour Longeborgne récompensé en 1699, lorsque le nonce apostolique lui confirmera un droit de patronat qu'elle exerçait déjà *de facto*.

Désormais, l'histoire des bâtiments de l'ermitage est celle d'un «édifice public» séduisant, dont le destin peut être suivi par la consultation de divers documents des archives de la bourgeoisie, principalement les comptes et les registres des délibérations du conseil. L'exploitation de ces sources en est encore à ses débuts et il faudra attendre plusieurs années les résultats de telles recherches. C'est pourquoi nous renonçons à entrer ici dans les détails d'un panorama où les zones d'ombre, voire la totale obscurité de l'ignorance, l'emportent de loin sur les parties éclairées par une connaissance toute relative.

A l'essor du XVII^e siècle succède apparemment une époque de moindre activité, encore que les ex-voto témoignent de la vitalité de l'ermitage-pèlerinage au XVIII^e. Nous sommes assez bien renseignés, par contre, sur les différentes campagnes du XIX^e siècle, qui tendent essentiellement à renforcer la sécurité des lieux menacés par d'incessants éboulements et chutes de pierres. L'incertitude du site, qui vaut aussi bien pour l'intérieur des grottes que pour leurs environs, constitue un souci perpétuel. Et cette préoccupation constante transforme finalement Longeborgne en véritable ouvrage d'art.

La chronique des travaux effectués depuis le début du XX^e siècle montre à l'évidence que l'ingénieur civil prévaut ici, et de loin, sur l'architecte. Tel un pont ou un barrage hydro-électrique, l'ermitage et la falaise qui le surplombe doivent être soumis à des contrôles réguliers. Rien d'étonnant dès lors si l'apparence actuelle de Longeborgne, tributaire du progrès technique, participe largement d'une conception valaisanne contemporaine, qui impose la dure loi du béton pour maîtriser une nature dont la sauvage beauté n'exclut pas l'hostilité active.





Le «coretto» avec ses ex-voto.

Pérennité et métamorphoses

Le chemin de croix qui accompagne le visiteur jusqu'à l'entrée de l'ermitage présente tous les symptômes de la permanence dans le renouvellement, l'une des caractéristiques de Longeborgne. Conservé ailleurs, le panneau de bois où est peinte la première station du plus ancien chemin de croix porte le millésime 1611. En 1812, Hildebrand Schiner décrit les tableaux, peut-être encore ceux qui datent alors de deux siècles, « enfermés dans des grillages de fer » et posés « sur des colonnes de pierre ». En 1820, toutes les stations sont réparées: deviennent-elles à ce moment-là déjà de petits oratoires dont les niches, encadrées de pilastres portant fronton, abriteront des peintures sur toile dès 1871, remplacées par des émaux entre 1907 et 1923 ? Elles sont fermées par des grilles en fer forgé, récentes également. Quelques-uns des anciens grillages avaient été récupérés et réutilisés pour la clôture du jardin.

Qu'en est-il des bâtiments, ou plus exactement des façades des cavités naturelles agrandies et des quelques annexes qui complètent l'ermitage ? Aucun document iconographique valable ne reproduisant l'état des lieux avant le XIXe siècle, toute comparaison ne peut être établie qu'entre les dessins, gravures ou tableaux romantiques et l'état ultérieur dont maintes photographies rendent compte.

Vu de près, quasiment rien ne subsiste de l'aspect des lieux au siècle dernier. La peinture décorative des façades a été éliminée, les toitures rénovées, certaines ouvertures modifiées, la structure des annexes renforcée. Pourtant, l'implantation d'ensemble a très peu varié et la seule adjonction majeure, la rangée d'arcades en tuf de la partie supérieure, ne constitue qu'un abri pour l'ancienne galerie, jadis à l'air libre.

Osera-t-on dire que l'aspect extérieur a été faussé ? Peut-être, dans la mesure où certaines interventions n'étaient pas indispensables (élimination de la peinture) ! Moins volontiers, pour les modifications dont l'apport à la sécurité de l'endroit étaient nécessaires ! Mais le dilemme cruel et crucial est posé: avait-on le droit, pour éviter de frelater tant soit peu le monument, d'exposer au risque d'une disparition définitive les éléments historiques dont l'authenticité est irremplaçable ? Force est de constater simplement que la vitalité de l'ermitage-pèlerinage a prévalu.

Autel Notre-Dame-de-Compassion, >
par Johann Grasanter, 1683.

Saint Michel,
autel Notre-Dame-de-Compassion. >>

Heurs et malheurs du mobilier

Une peinture protégée par un petit auvent couronnait autrefois le portail, tandis qu'un riche encadrement également peint, avec fronton brisé, cernait la fenêtre principale, au-dessus. Des chaînes d'angle, peintes aussi, soutenaient le petit clocher à bulbe, depuis le bas de la façade. Au-dessus des petites fenêtres grillagées qui encadrent l'entrée, sont scellées des inscriptions sur pierre:

- celle de droite, en serpentine, rappelle le patronat confié aux bourgeois de Sion en 1699, avec les armoiries de la ville à la polychromie estompée;
- celle de gauche remplace une niche à statue (de la Vierge ?) depuis 1933; elle commémore la remise de l'ermitage aux Bénédictins, qui n'ont cessé de s'en occuper attentivement depuis 1932.

En haut de la façade, sous le campanile, subsiste le cadran en bois peint de l'horloge, daté 1712. Les heures sont frappées sur la cloche fondue en 1669 (par Hildebrand Provense ?), dont l'inscription précise que l'ermite Michel Cottet l'a commandée sous le parrainage de Benoît Glassier, notaire, métral à Mage du Vénérable Chapitre, banneret des quatre villes (Bramois, Nax, Vernamiège, Mase).

On entre dans la chapelle principale par une porte datée 1671, aux armes sculptées et aux initiales gravées de l'évêque Adrien IV de Riedmatten († 1672).

A l'intérieur, quelque peu policé par les excavations successives, les deux chapelles n'étaient reliées au milieu du siècle dernier encore que par une porte. Aujourd'hui, seul un gros pilier naturel sépare les deux nefs, à l'est. Les chapelles mesurent environ 12 m de long sur 3 m de large pour chaque nef, et 6 pour chaque sanctuaire. A plusieurs reprises, les parois ont dû être crépies et enduites de couches de chaux, puis de peinture. Les ex-voto constituent l'intérêt majeur de ces murs presque naturels, quoique la plupart soient exposés depuis 1974 dans le «coretto», sorte d'arrière-chœur très bas, excavé en 1949.

La belle grille en fer forgé, avec ornements dorés, qui ferme le sanctuaire de la chapelle principale remonte à la première grande époque de Longeborgne, la seconde moitié du XVII^e siècle. Son dessin et quelques particularités techniques ne sont pas sans rappeler la grille du chœur de l'église paroissiale de Bagnes, au Châble, forgée





en Franche-Comté, à Jougne, en 1683-1684. Quant à la grille qui faisait le même office dans la chapelle de saint Antoine, au sud, elle provenait de l'ancien chœur de l'église de Nax, d'où on l'avait amenée en 1873. Divers éléments en ont été repris après son élimination, en 1969, pour la porte de la chapelle et pour celle qui sépare les deux sanctuaires notamment.

Les retables baroques des deux autels représentent les pièces majeures du mobilier des chapelles. Tous deux sont construits selon le même schéma tripartite, à étage unique, où quatre colonnes torsées encadrent le tableau central et les deux statues latérales. Malheureusement, ils ont souffert du temps et des hommes, au même titre que tant d'autres parties de l'ermitage. Ils ont notamment dû subir les assauts fort bien intentionnés, mais ô combien ! incompétents de moult restaurateurs improvisés. Sous le gardiennage pieusement iconoclaste du P. Cyprien (1907-1924), le P. Adolphe Constantin « qui maniait encore les pinces malgré son grand âge, s'essaya à repeindre les autels et à décorer les murs ». Les parois s'en sont remises, mais non les retables !

L'autel de la chapelle principale, dédiée à Notre-Dame de Compassion, correspond encore dans l'ensemble à l'œuvre commandée en 1683 par Michel Cottet et l'évêque Adrien V de Riedmatten à un sculpteur domicilié à Loèche, mais que nous savons, grâce à son activité antérieure pour le compte du grand Stockalper, originaire de Ravensburg, en Souabe: Johann Grasanter. La construction du retable, couronné par deux frontons brisés, la plupart des ornements sculptés ainsi que les deux statues, de saint Michel, à gauche, et de l'ange gardien, à droite, doivent être de sa main.

Le tableau de Notre-Dame de Compassion, qui occupe le haut de la partie centrale, doit être plus ancien que l'autel, car il est déjà reproduit sur un ex-voto de 1663. Il porte les armoiries de Riedmatten, mais il a été si mal restauré qu'on doit s'abstenir de tout jugement au sujet de la peinture d'origine.

Le Christ ressuscité, au milieu du couronnement, provient indubitablement d'ailleurs. D'anciennes photographies montrent encore sur le fronton intérieur deux angelots ailés. Saint Michel et l'ange gardien, d'une robuste facture baroque, souffrent de l'état de leur polychromie, particulièrement ingrate.



Autel Saint-Antoine-de-Padoue, 1699 (?). >

Saint évêque (Erasme ?), autel Saint-Antoine. >>



Mise au tombeau, tabernacle, autel Notre-Dame-de-Compassion, vers 1700.





< Saint Antoine l'ermite,
autel Saint-Antoine-de-Padoue.

Saint Antoine prêchant aux poissons, >
autel Saint-Antoine-de-Padoue.



Mort de saint Antoine, autel Saint-Antoine-de-Padoue.



En 1821, on signale la présence au maître-autel d'une statue de la Vierge, qui devait prendre la place laissée depuis 1873 au tabernacle, baroque lui aussi, donné par le baron Gaspard Stockalper de la Tour, qui l'avait reçu du Chapitre. Son origine n'est pas mieux connue, mais on reconnaîtra que son intégration au retable n'est pas trop mauvaise, à cause peut-être des colonnes torsées qui semblent répéter le motif de l'autel. La porte s'orne d'une scène de la Mise au tombeau en demi-relief, où la dorure cède à quelques éléments d'une polychromie plus fine.

Les deux petits anges cérophores (porteurs de cierges) posés sur le tabernacle appartenaient-ils au retable de 1683 ? Ils donnent l'impression d'être plus anciens. En tout cas le crucifix date, lui, du milieu et probablement même du dernier tiers du XVIII^e siècle, comme il ressort de son décor rococo.

L'œuvre de Grasanter offre dans la région de Sion une intéressante alternative au quasi-monopole de l'atelier dirigé alors par Johann Heinrich Knecht, de Laufenburg (AG). D'ailleurs, c'est peut-être bien un produit de cet atelier qui nous est proposé avec le

retable de la chapelle Saint-Antoine-de-Padoue. Nous ne savons pas exactement à quand remonte et la chapelle et son vocable actuel. En effet, plusieurs auteurs parlent encore, au XIXe siècle, d'une chapelle Notre-Dame de Lorette ! En 1699, cependant, le peintre Alexandre Koller († 1711) reçoit paiement pour un autel à Longeborgne. Or, deux ans avant, Koller et Knecht avaient projeté de s'associer: ont-ils fait œuvre commune avec l'autel de saint Antoine à Longeborgne ? C'est possible, mais il n'en resterait que peu de chose.

Le tableau central, représentant saint Antoine de Padoue, paraît plus récent que la fin du XVIIe siècle, bien que les scènes de la vie du saint, dont trois figurent sur la même grande toile et cinq autres dans de petits médaillons appliqués sur le soubassement du retable, montrent des personnages vêtus à la mode du XVIIe siècle. Si la construction épouse les mêmes principes que l'autel de Notre-Dame, la décoration sculptée et les statues en diffèrent nettement par leur style: un saint évêque à gauche (Erasme ?) et saint Antoine l'ermite à droite n'ont rien de commun avec les deux figures de l'autre retable. En outre, par manque de place vraisemblablement, l'autel Saint-Antoine est dépourvu de couronnement et semble incomplet. La polychromie le dessert autant que le maître-autel.

Au chapitre du mobilier, il convient d'ajouter une autre statue de saint Antoine l'ermite, dans un oratoire situé entre deux des dernières stations du chemin de croix: l'œuvre, très endommagée par la flamme des cierges qui l'ont trop longtemps léchée, est aussi baroque, même si elle se rattache encore à une tradition iconographique gothique. Dangereuse par son ardeur, au sens propre, la dévotion dont cette sculpture fait l'objet ne doit pas faire oublier sa valeur artistique.

En haut de la rampe d'accès, un même édicule que ceux du chemin de croix abrite une sainte Hélène avec la Croix, peinte sur bois dans le style de la station de 1611.

Enfin, le fauteuil «épiscopal» daté 1686 commémore l'accueil réservé à l'évêque dans un ermitage qu'il avait favorisé à tous égards.

Dans la sacristie, à laquelle on accède par un étroit passage taillé dans le rocher, sous une petite tribune, au nord de l'autel Notre-Dame, sont gardés deux calices baroques: le plus ancien offert en 1682 par Antoine Wyss, châtelain de Sion, l'autre en 1694 par Adrien V de Riedmatten et restauré en 1793 par l'orfèvre de la ville, François-Joseph Ryss. Une remarquable patène accompagne le second; elle





Calice, par Antoine Tuffitscher, 1682.

porte, outre la date 1694, les initiales et les armoiries du prélat donateur. Comme sur les burettes en argent de 1684, on y a repéré le poinçon d'un orfèvre de Brigue: Antoine Tuffitscher.

Un beau voile de calice, daté 1658, avec le nom et les armes de Jean de Sepibus, chanoine, sacristain et official, ainsi que deux chasubles anciennes sont conservés de nos jours au monastère Saint-Benoît de Port-Valais, au Bouveret.

On a l'habitude de traiter rapidement des locaux conventuels anciens, pour ainsi les nommer. Ils consistent, au nord encore de la sacristie, en un réfectoire, avec de belles boiseries du XVIIe siècle, dues certainement aux largesses du grand Stockalper, qui avait renouvelé en 1675 un don « pour le poile » déjà effectué du temps de l'ermite Legras (1657-1663). Le fourneau en pierre ollaire y date de 1718. Ce local mesure à peine 3 m de côté environ. Plus au nord, une petite cuisine lui est adjacente, sommairement taillée dans le roc. Deux pièces construites en 1948 font monter à cinq le nombre des cellules. Au milieu du XIXe siècle, Emil Wick notait qu'on accède à l'étage par un escalier coupé dans la falaise, très étroit. Quatre pièces boisées y étaient alors aménagées, tandis que devant l'ermitage, outre le jardin, on relevait un abri pour les chèvres, des ruches d'abeilles et un petit vignoble.

On aura vu plus haut comment se sont développées les annexes modernes, comprenant même un petit cloître.

En conclusion, on peut regretter, pour certaines œuvres d'art, des interventions malheureuses, dont la plupart néanmoins devraient être reversibles, et permettre de retrouver l'authenticité originelle. Il en va autrement des édifices, pour lesquels la nécessité matérielle de survivre a entraîné des mutations et des mutilations importantes. Au demeurant, Longeborgne n'a jamais prétendu être un haut-lieu de l'art. Nous pouvons nous réjouir malgré tout que foi et art se soient souvent rencontrés ici, laissant à la postérité d'étonnants témoignages où les ex-voto se distinguent par leur richesse et par leur variété.

Gaëtan Cassina

TROIS SIÈCLES D'EX-VOTO

L'homme n'est pas maître de son destin. Dans son désarroi et ses malheurs comme dans ses espoirs, il a de tout temps eu recours à la divinité pour implorer sa bienveillance et son aide. L'homme n'a pas changé, ni ses problèmes fondamentaux; aussi trouve-t-on encore aujourd'hui ces signes de reconnaissance pour un secours obtenu, même si la coutume se perd et que les formes de ce merci se sont banalisées.

Longeborgne doit sa grande popularité à deux facteurs complémentaires: la présence d'un ermite et les nombreux ex-voto qui parlent en faveur de la générosité divine.

La plupart des sanctuaires sont construits à l'écart des agglomérations. Longeborgne n'échappe pas à cette règle, bien au contraire. Celui qui s'y rendait était donc animé d'une volonté délibérée; il avait quelque chose de bien précis à demander. C'est là la base de l'ex-voto. Il est en effet le merci tangible de celui dont le vœu (votum en latin) a été exaucé.

Ce témoignage de reconnaissance pour la grâce obtenue remonte à l'Antiquité. On connaît dans nos musées archéologiques (Hospice du Grand-Saint-Bernard, Martigny et Sion) de nombreuses plaques et inscriptions votives de l'époque romaine. La coutume de faire peindre un tableau est plus récente. Le plus ancien ex-voto peint encore conservé en Valais se trouve à Notre-Dame-du-Sex; il porte la date de 1632. A Longeborgne, le premier témoin est de 1662, mais ce sanctuaire possède l'ensemble le plus riche du Valais et, à ce titre, présente un grand intérêt.

Les considérations qui suivent s'appuient sur des observations faites exclusivement en étudiant la magnifique collection de Longeborne. Il est clair que d'autres cas peuvent être rencontrés avec des exemples d'ex-voto provenant d'autres sanctuaires.

Le peintre d'ex-voto est tenu par des canons stricts qui ne permettent pas de grandes fantaisies dans la composition. En règle générale, l'ex-voto est constitué de deux parties: le vocable auquel on recourt et le fidèle qui fait le vœu. Les deux sont séparés par un nuage qui délimite ainsi le céleste et le terrestre. Cette convention est la marque distinctive de l'ex-voto. Le vocable est, en principe, la reproduction de l'image vénérée dans le sanctuaire. Nous verrons plus loin que dans le cas de Longeborgne, elle a été sujette à des variations, souvent étroitement liées à l'évolution et aux modes de la dévotion. Quant au personnage terrestre, il exprime l'objet de son vœu.

L'ex-voto de Nicolas de Torrenté est particulier à trois titres: il est le plus ancien conservé à Longeborgne (1662); peint sur toile, il est d'un format tout à fait exceptionnel (170 cm de haut sur 130 cm de large); l'œuvre rappelle plus la typologie du tableau de donateur quasi en conversation avec la Vierge et l'Enfant que le schéma habituel des ex-voto, où personnages célestes et terrestres sont séparés par un nuage.

A ces éléments figuratifs s'ajoutent habituellement le mot « EX VOTO » ainsi que la date. A Longeborgne, l'orthographe est rarement altérée: on ne rencontre que deux entorses: «evotó» et «exevoto». Quelquefois, le texte est plus riche. Il peut être composé d'une formule ou même d'un récit qui explique en détail les circonstances du vœu. Il permet alors de pénétrer au cœur même de ce qui a déterminé le croyant en détresse à faire appel à l'aide surnaturelle. Mais la plupart du temps, l'intention du vœu est visualisée. Maladie, maternité désirée ou accident sont exprimés clairement. Les mises en situation permettent alors à certains artistes de véritables morceaux de grande peinture avec intérieurs, natures mortes ou paysages, selon la scène à présenter.

L'ermitage attirait des pèlerins du Valais tout entier. Aussi n'est-il pas étonnant de rencontrer des textes en langue allemande sur de nombreux ex-voto.

La signature est une donnée supplémentaire qui peut figurer sur le tableau votif. Nous reparlerons de cet élément dans le chapitre réservé aux artistes.

Techniquement, l'ex-voto ne se distingue pas des tableaux qui appartiennent à la grande peinture. L'utilisation de matériaux de moindre qualité au niveau du support et des couleurs ainsi que les conditions d'exposition souvent peu propices à une bonne conservation (humidité, fumée des cierges, poussière) font que leur état se dégrade rapidement. Cette situation a trop souvent signifié la destruction pure et simple des ex-voto. Le droit canon impose à ces tableaux qui sont assimilés à des « objets précieux », l'autorisation du Saint-Siège pour être aliénés ou brûlés. Longeborgne n'a pas échappé aux iconoclastes: d'après Tamini et Délèze, on élimina les plus frustrés parmi les ex-voto. Si l'on compare le précieux inventaire opéré dans les années quarante sous la direction d'Ernest Baumann, pour le compte de la Société suisse des traditions populaires, avec l'état actuel de la collection, force nous est de reconnaître que ceux qui, à l'époque déjà, étaient les plus endommagés, ont disparu. Aujourd'hui, seuls quelques tableaux sont accrochés aux murs du sanctuaire. Les autres ex-voto sont conservés dans les caissons du plafond du coretto et inaccessibles au grand public.



Cet ex-voto de 1690 représente un malade heureux et choyé par la grâce divine, puisque l'inscription nous apprend que ce gentilhomme a été exaucé à deux reprises.

Considérations chronologiques

Sur la base des ex-voto qui constituent l'ensemble actuellement visible à Longeborgne, il est à la fois difficile et délicat de se prononcer quant à la réelle importance du pèlerinage au cours des ans, ainsi que sur l'origine de la pratique des tableaux votifs. Trop nombreux sont les témoignages qui ont été détruits et qui auraient donné une image plus fidèle de la popularité de Longeborgne. Néanmoins, on peut constater, en suivant la collection des ex-voto, une constance et un équilibre remarquables dans la répartition des tableaux par tranches de dix ans. Une approche statistique qui s'appuie sur les dates figurant sur presque toutes les œuvres confirme cette constatation.

Les dates extrêmes de l'inventaire sont 1662 et 1963, soit trois cents ans sans interruption. Le dix-neuvième siècle, avec cent pièces sur un total de cent septante ex-voto, est le mieux représenté. Le dernier tiers du dix-huitième est riche de vingt-deux témoins, alors que le début du vingtième siècle voit l'abandon presque total de l'ex-voto sous forme de tableau peint. Longeborgne bénéficie d'une éphémère renaissance, due à la présence, dans les années cinquante, d'un moine artiste qui tente de remettre en honneur le tableau votif. Aujourd'hui, on peut considérer cette tradition comme définitivement perdue.

D'après la chronologie, la suite d'ex-voto fournit des renseignements assez précis et différenciés sur l'habillement et le mode de vie des personnes représentées sur les tableaux. Ainsi la valeur historique du témoignage est-elle, sinon absolue, du moins intéressante, puisqu'en ces temps-là, la peinture valaisanne ne connaissait guère d'autres champs d'activité plus vivants. Les ex-voto appartiennent, chez nous, autant à l'histoire de l'art qu'à l'histoire religieuse.

Les tableaux étudiés sous l'angle chronologique nous amènent à une autre conclusion digne d'être relevée: les divers artistes rencontrés à Longeborgne semblent se succéder, chacun bénéficiant durant une période donnée, d'un quasi-monopole. Aussitôt qu'un peintre cesse son activité, sa place est occupée par un nouveau venu, comme s'il y avait eu un artiste officiellement attitré pour la réalisation des ex-voto.



Petit ex-voto, très simple, mais intéressant par la «signature» sous forme de tulipe qui a permis d'appeler ce peintre le «Maître à la tulipe», aujourd'hui identifié comme étant Franz-Josef Loacker.

Les vocables

Chaque sanctuaire est connu pour une dévotion particulière. Longeborgne était placé sous le patronage de Notre-Dame de Compassion. En règle générale, on reprend l'image du tableau ou de la statue de l'autel principal sur l'ex-voto, ce qui permet d'identifier facilement la provenance d'une œuvre qui aurait été éloignée de son sanctuaire d'origine.

Le tableau du maître-autel de Longeborgne représente la Vierge contemplant le corps du Christ mort, déposé sur le sépulcre. Elle se penche sur son Fils gisant et relève, de sa main droite, un coin du linceul. Ce geste caractéristique singularise l'attitude de Notre-Dame de Compassion de Longeborgne.

Si la reproduction du tableau du maître-autel figure sur la plupart des ex-voto, la fidélité de l'imitation dépend d'abord du talent du peintre. Mais il peut également être tributaire de l'évolution de la piété populaire. C'est le cas de la dévotion à Notre-Dame de Compassion, appelée aussi Notre-Dame des Douleurs. D'abord assimilée à la représentation de la Pietà, elle évolue iconographiquement au cours des siècles pour aboutir à l'image de la Vierge des Sept Douleurs, transpercée par autant de glaives.

On retrouve ces différentes formes iconographiques d'une même expression religieuse dans les ex-voto de Longeborgne. Au début, les peintres se sont appliqués à copier l'image conservée dans le sanctuaire, puis, sans l'abandonner totalement, ils la remplacèrent soit par une Pietà classique, où la Mère de Dieu soutient le corps du Christ mort sur ses genoux, soit par la Vierge seule, transpercée d'un ou de sept glaives.

A côté du vocable principal, on vénère à Longeborgne un second patron: saint Antoine de Padoue. Quelques ex-voto le représentent en compagnie de Notre-Dame de Compassion.

On trouve également à trois reprises la Vierge noire d'Einsiedeln, Notre-Dame des Ermites, dont il existait une réplique à Longeborgne. Elle était très populaire auprès des fidèles du Valais tout entier. Le croyant pouvait aussi invoquer un autre patron, étranger au sanctuaire. On rencontre, par exemple, un saint Erasme, auquel on faisait appel pour la guérison des maux de ventre. Un ex-voto de 1757 réunit sainte Marguerite (invoquée contre la stérilité), saint Joseph et saint



Pierre assistant à la scène de la Pietà. Ces saintes et ces saints peuvent être tout simplement les patrons des personnes qui font le vœu et se référer ainsi à leur prénom.

Un tableau de 1845 présente une scène rarissime dans l'iconographie de l'ex-voto. Il s'agit d'une Crucifixion de type classique avec trois personnages. Si le Christ en croix et la Vierge debout appartiennent à l'image traditionnelle, saint Jean l'Évangéliste a cédé sa place à une Valaisanne en prière, qui vient solliciter une aide surnaturelle au pied de la croix.

Le vocable influence dans une large mesure les intentions des vœux. On se rend volontiers à Longeborgne pour implorer la naissance d'un enfant. Un sanctuaire dédié à la Vierge Marie voit affluer les pèlerins que des difficultés liées aux problèmes familiaux accablent: fiançailles ou maternités désespérées, liens conjugaux menacés. La présence de berceaux ou de couples sur de nombreux ex-voto de Longeborgne renforcent ce propos.

Les intentions du vœu

Les ex-voto sont un témoignage de foi, puisqu'ils reconnaissent, à travers un objet exposé à la vue de tout le monde, une intervention divine dans des cas où l'homme ne peut plus rien. La raison du vœu constitue ainsi l'élément le plus important et le plus intéressant de l'image votive. C'est également là que l'artiste jouit de la plus grande liberté d'expression pour retracer l'anecdote vécue par celui qui lui a commandé le tableau votif.

Les grands mystères de l'existence, la naissance et la mort, sont des intentions qui reviennent sans cesse dans les vœux que l'homme désemparé adresse en désespoir de cause à Celui de qui tout dépend. Au merci pour un enfantement réussi fait écho la reconnaissance pour avoir échappé à la mort.

Le groupe le plus important et le plus riche quantitativement est constitué par les ex-voto où l'intention demeure obscure, impossible à déchiffrer sur l'image votive. L'on y voit le plus souvent un personnage revêtu de ses plus beaux habits, implorer, à genoux, le secours divin.

Les intentions peuvent porter sur des faveurs spirituelles (conversion), difficiles à traduire par l'image. Dans certains cas, le bénéficiaire

de la générosité divine ne tient pas à révéler la teneur de son vœu. Ailleurs, c'est un texte qui donne la clé pour l'interprétation de l'ex-voto. Longeborgne conserve deux exemples assez originaux pour mériter d'être signalés. Un gentilhomme alité fait savoir qu'il est choyé par la grâce puisqu'à deux reprises il fut exaucé: « Bis vovit et bis obtinuit 1690 ». L'autre témoignage porte sur un événement spirituel: une jeune femme révèle: « Marie s'est montrée ma Mère. Elle m'a aidée; j'ai eu le bonheur de faire la Sainte Profession. Ex Voto 1890 ».

La plupart du temps, la grâce est demandée par un personnage seul, alité ou agenouillé. Mais le vœu peut être accompli parfois par toute une famille, regroupée autour du lit d'une mère malade ou par une communauté religieuse priant pour la guérison d'une consœur.

L'environnement est très varié et dépend étroitement de l'endroit où se déroule la scène: intérieur (chambre ou sanctuaire) ou extérieur (paysage). Dans le premier cas, on rencontre fréquemment un élément qui a valeur symbolique, une fenêtre ouverte qui signifie l'espoir de salut. Quelquefois, le peintre a placé le lit du malade devant l'autel du sanctuaire, réunissant ainsi en un seul espace une action qui se déroule en deux lieux distincts.

La variété des intentions, nées de situations très diverses, permet souvent à l'artiste de donner libre cours à son imagination et à sa virtuosité. On se trouve devant de véritables scènes de genre qui fourmillent de détails précis sur l'habillement et l'habitat des gens de l'époque. Certains peintres ont ainsi réalisé des natures mortes et des paysages d'une grande qualité et d'une grande fidélité, telle cette vue du glacier du Rhône en 1847 ou ces flacons et cette tasse sur la table de nuit d'une jeune femme alitée.

Parmi les ex-voto de Longeborgne, nous citerons une curieuse scène qui montre un homme priant devant plusieurs tombes. Le vœu se réfère ici à une intention plus profonde, puisqu'il porte sur l'espérance d'une vie éternellement bienheureuse, au-delà de la mort physique.

Les soucis qu'engendre la maternité font souvent l'objet d'images votives. Longeborgne était connu loin à la ronde pour les grâces que l'on y obtenait dans ce domaine. Combien de femmes y ont imploré la Vierge des Douleurs pour avoir un enfant! Dans un ex-voto, une femme seule, en prière, peut signifier un vœu dans ce sens. Là où un berceau vient compléter la scène, l'intention est plus clairement énon-

cée: l'heureuse mère, exaucée, vient présenter le nouveau-né et le mettre, en signe de reconnaissance, sous la protection de la Sainte Vierge.

Les misères physiques sont prétextes à d'innombrables images votives. Maladies ou blessures, tout le répertoire médical figure sur les ex-voto. Quelquefois, un prêtre, un médecin ou la parenté assistent le malade et joignent leur prière à celle du malheureux. Mais le plus souvent, le malade est seul face au thaumaturge. Un signe nous révèle parfois la nature de la maladie. Ici, une béquille qu'une fillette brandit, là un bandeau sur les yeux.

Les accidents de travail sont fréquents. Ils permettent des représentations plus spectaculaires que les autres intentions de vœu et témoignent d'une certaine chance dans la malchance. Deux ex-voto racontent les mésaventures survenues à des bûcherons, écrasés par des billes de bois. Ailleurs, un lourd convoi fait s'écrouler le pont qu'il devait franchir. L'inscription précise, en allemand: « O Marie, protège-nous dans cette chute et ce grand danger, meule, hommes, char et chevaux. A Marie, louange et remerciements: tout a été sauvé. 1740 ».

Longeborgne est riche en récits anecdotiques, voyages périlleux surmontés grâce à l'assistance divine. Un bateau ramène au pays un citoyen qui, pris dans une tempête, se souvient de Notre-Dame de Compassion et l'appelle au secours, dressé sur l'avant du bateau. La randonnée d'un vieillard à travers la Furka, le 26 novembre 1847, sous la protection de la Vierge des Sept Douleurs, se termine heureusement.

Le site de Longeborgne constituait un danger constant pour ceux qui l'habitaient. Un tableau votif de 1796 fait une allusion directe au péril des chutes de pierres. Même des ermites doivent demander la protection divine.

Les artistes

Le peintre d'ex-voto est un artiste qui travaille sur commande, ce qui suppose que l'on s'adresse régulièrement à la même personne, à qui l'on fournit un certain programme. Dans le cadre de règles précises, le peintre s'arrange alors pour satisfaire celui qui a commandé l'image votive, faisant intervenir son talent, son imagination, son humour et sa sensibilité. Des artistes réputés n'ont pas hésité à signer

des ex-voto. Un Raphaël Ritz et un Albert Chavaz ont réalisé chacun un tableau votif pour Longeborgne. A d'autres qui nous sont encore inconnus, l'on peut cependant attribuer toute une série d'œuvres à cause de leur parenté stylistique et de leurs dates. Pour les distinguer les uns des autres, on a eu recours à des noms fictifs. Ainsi sont nés le « Maître de Longeborgne » et le « Maître au Ciel d'Or ».

Dans quelques cas seulement, le peintre a apposé sa signature, Cabrin et Gaudin sont au nombre de ces artistes que l'art de l'ex-voto a sortis de l'oubli. Mais le premier peintre identifié à Longeborgne est Joseph-Dominique Rabiato (1727-1784). Sur deux œuvres de 1757 et de 1779, d'une facture ample et maîtrisée qui trahit la main d'un artiste professionnel, il inscrit: « R.P. ». Les historiens y lurent « Rabiato Pinxit ».

Un curieux artiste qui signait avec une sorte de tulipe, a peint deux ex-voto en 1825. Klaus Anderegg, spécialiste des tableaux votifs du Haut-Valais, l'a identifié comme étant le peintre viégeois Franz-Josef Loacker.

Quatre artistes se partagent la majorité des ex-voto de Longeborgne. Le premier, actif de 1794 à 1816, est désigné sous le nom de « Maître de Longeborgne » parce qu'il y a réalisé toute son œuvre (14 tableaux). Il travaille sur de petits formats, de préférence sur bois, réduisant sa palette à quelques couleurs où dominent le rouge et le bleu. Si son œuvre est d'une grande unité stylistique, il est souvent limité dans son expression. Ses personnages dont nous ne savons rien sont agenouillés dans un décor où la troisième dimension est inexistante.

Laurent-Justin Ritz (1796-1870) n'a jamais dit dans ses notes biographiques avoir peint des ex-voto. Il a écrit s'être rendu plusieurs fois à Longeborgne qu'il chérissait. Des vingt-huit tableaux qu'on lui attribue, aucun ne porte de signature. Face à ses personnages, on semble être en présence de véritables portraits. Le fini du dessin, la justesse de la perspective, la qualité des draperies et des nuages, la perfection technique de l'exécution font de ses ex-voto l'œuvre d'un peintre accompli.

Il faut recourir également à un nom fictif pour le peintre d'ex-voto le plus authentiquement populaire que le Valais ait connu. Un ciel d'un jaune lumineux mis en valeur par une auréole de nuages gris a permis de le baptiser le « Maître au Ciel d'Or ». On le reconnaît

Détail d'un ex-voto de 1740. Un texte explique l'accident survenu lors du transport d'une meule, franchissant un pont qui ne résiste pas au poids du convoi. Mais hommes, chevaux et meule s'en sortirent sans dommages.

dans les quinze tableaux faits pour Longeborgne entre 1855 et 1876, à l'utilisation intense et contrastée de la couleur ainsi qu'à la présence d'une fenêtre en marge de chacun de ses ex-voto.

Hermann Cabrin (1855-1930) réalisa pour Longeborgne, entre 1878 et 1926, trente-sept ex-voto, tous signés. Après avoir copié R. Ritz, il a lié son style à un schéma strict présentant son personnage tantôt à genoux devant un autel néo-gothique, tantôt dans une chambre tapissée de papier peint. Présent dans sept sanctuaires, c'est le peintre valaisan d'ex-voto le plus prolifique. Au dos d'une œuvre de 1897, il en inscrivit le prix: 12 francs, fournissant ainsi un renseignement intéressant.

Léonce-Maurice Gaudin peignit à l'âge de quinze ans deux ex-voto proche de ceux de Cabrin. Plus tard, il fit une carrière artistique à Paris.

Nous avons déjà parlé de la tentative opérée vers 1950 par Dom Michel de Ribeaupierre et François Pius, qui resta sans lendemain.

Raphaël Ritz (1829-1894) a enrichi Longeborgne de son plus bel ex-voto. Mais cet exemple unique est moins significatif que les tableaux et esquisses qu'il fit, vers 1868-1870, du sanctuaire, peignant le rassemblement des pèlerins devant la chapelle.

D'autres artistes sont présents (Dallèves, Olsommer, Menge), mais leur œuvre est plus un tableau à sujet religieux qu'un ex-voto à proprement parler.

Il reste que Longeborgne, par la richesse et la diversité de ses ex-voto, représente un patrimoine culturel d'importance nationale.

Bernard Wyder





VARIATIONS
SUR LES

Chacune des reproduction de cette
rieure d'un ex-voto.

Notre-Dame de Compassion,
réplique fidèle du tableau
du maître-autel de Longeborgne.
Ex-voto de 1806 peint
par le « Maître de Longeborgne ».



Vierge au glaive de douleur.
Ex-voto de 1855
peint par Laurent Ritz.



Pietà (le Christ repose
sur les genoux de sa Mère).
Ex-voto de 1867
peint par le « Maître au Ciel d'Or ».

ICONOGRAPHIQUES
VOCABLES

double page reprend la partie supé-

Juxtaposition des deux vocables
de Longeborgne sur le même
ex-voto (1825) peint
par le « Maître à la tulipe »,
Franz-Josef Loacker.



Vierge de Douleur aux sept glaives.
Ex-voto de 1880
peint par Hermann Cabrin.



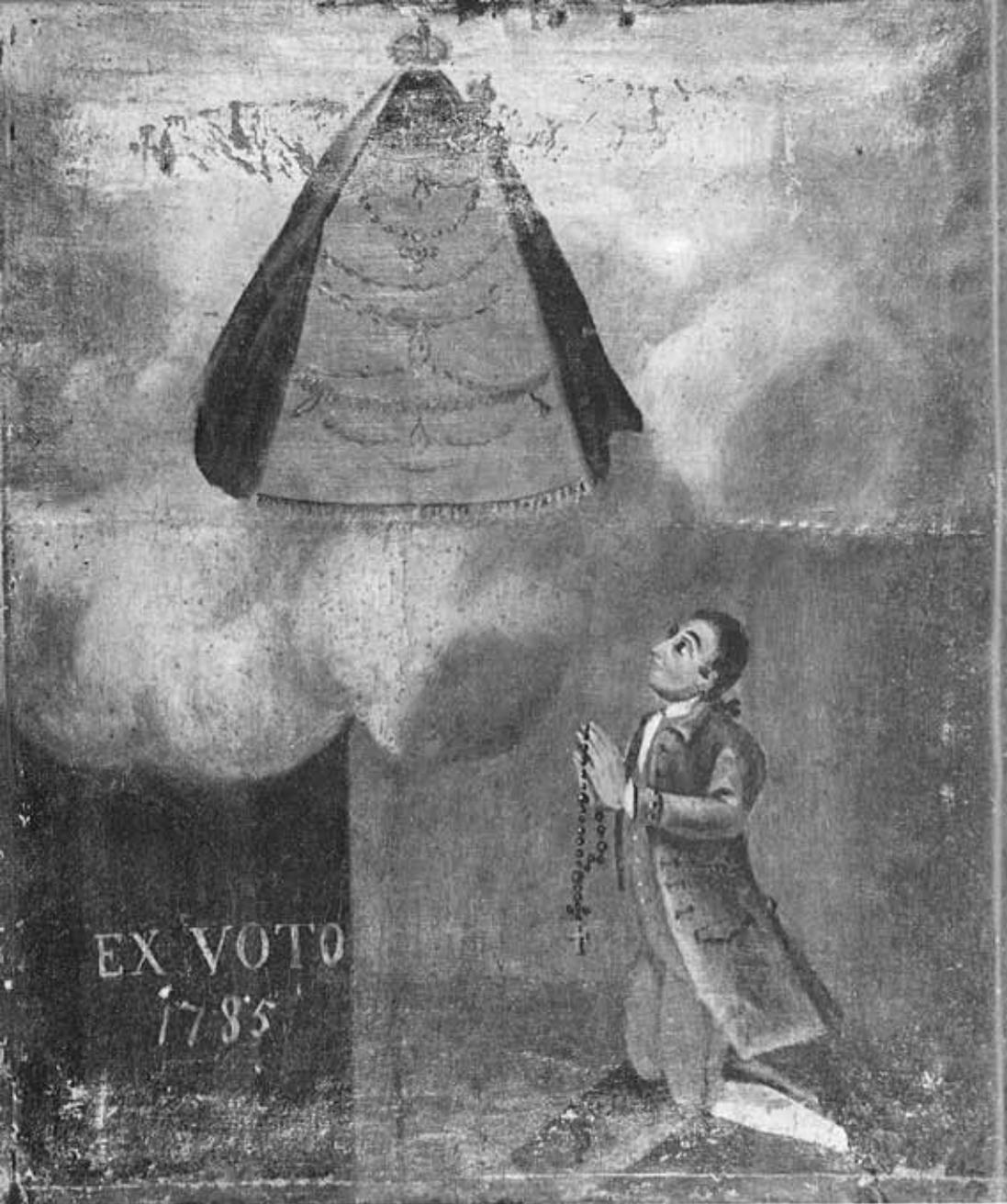
Vierge noire d'Einsiedeln
(invoquée à Longeborgne).
Ex-voto de 1776
d'un peintre inconnu.

Ces deux ex-voto du dix-septième siècle rassemblent les scènes céleste et terrestre d'une façon curieuse.

Dans l'ex-voto de 1698, la Pietà est posée à même la table, les jambes du Christ étant masquée par le baldaquin du lit de la jeune femme qui remercie le ciel pour la naissance de son enfant.

La scène que représente l'ex-voto de 1663 est plus cohérente. Mais elle n'en demeure pas moins inhabituelle: un couple est agenouillé de part et d'autre d'un lit sur lequel gît le Christ mort, veillé par sa Mère. Dans ce cas également, il semble que l'intention du vœu soit d'obtenir une naissance.





Ex-voto de 1785 dans lequel un gentilhomme agenouillé implore l'aide de Notre-Dame des Ermites (Einsiedeln).

LES ARTISTES PAR L'IMAGE

Les pages 114 à 122 présentent une suite d'ex-voto qui ont été choisis pour illustrer l'apport des différents artistes qui ont enrichi de plusieurs œuvres la remarquable collection de Longeborgne.

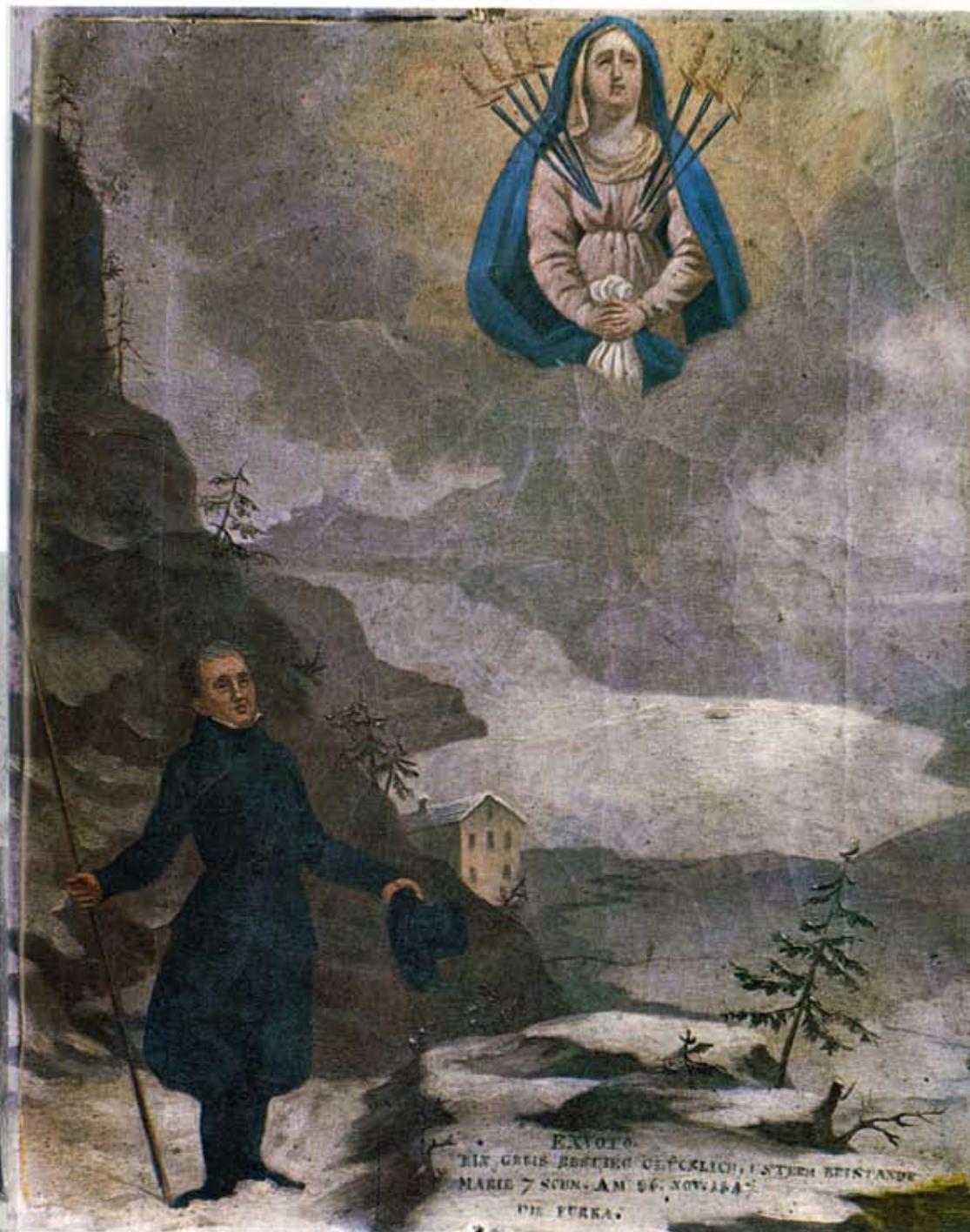
- Page 114 Ex-voto de 1757 peint par Joseph-Dominique Rabiato, mort en 1784. Le tableau est signé R[abiato] P[inxit].
- Page 115 Ex-voto de 1797 peint par le « Maître de Longeborgne ». Oeuvre typique de ce peintre inconnu, actif à Longeborgne entre 1795 et 1807.
- Page 116 Détail d'un ex-voto de 1862, peint à l'huile sur toile par Laurent-Justin Ritz. Cette illustration ainsi que les trois reproductions suivantes témoignent de la grande maîtrise du peintre valaisan, connu surtout pour ses portraits.
- Page 117 Valaisanne en costume présentant un nouveau-né. Détail d'un ex-voto de 1848, peint par Laurent-Justin Ritz.
- Page 118 Fillette entourée de ses parents et présentant ses béquilles après sa guérison. Détail d'un ex-voto peint en 1847 par Laurent-Justin Ritz.
- Page 119 Promeneur heureux d'avoir franchi sans accroc la Furka le 26 novembre 1847. Tableau votif de Laurent-Justin Ritz.
- Page 120 Ex-voto de 1888 peint par Hermann Cabrin, l'artiste le plus richement représenté à Longeborgne. Une famille prie pour la guérison de la mère, alitée. L'œuvre est signée comme la plupart de celles de Cabrin.
- Page 121 Homme en prière à l'intérieur d'une église. Ex-voto, daté du 20 juillet 1918, peint par l'artiste séduinois Léonce Gaudin, alors âgé de 15 ans.
- Page 122 Valaisanne en prière devant un berceau. Ici encore, l'allusion à une naissance souhaitée et exaucée paraît évidente. Ex-voto de 1855, peint sur toile par le « Maître au Ciel d'Or ».





« D'autres images évoquent des voyages périlleux: le 26 novembre 1847, un vieillard passe heureusement la Furka — avec l'aide de Marie — et l'ex-voto montre le touriste courageux, sorte de Lamartine couronné de cheveux gris, en extase devant un glacier du Rhône formidable, allongeant sa grosse patte de neiges et de séracs jusqu'aux portes de l'auberge de Gletsch.»

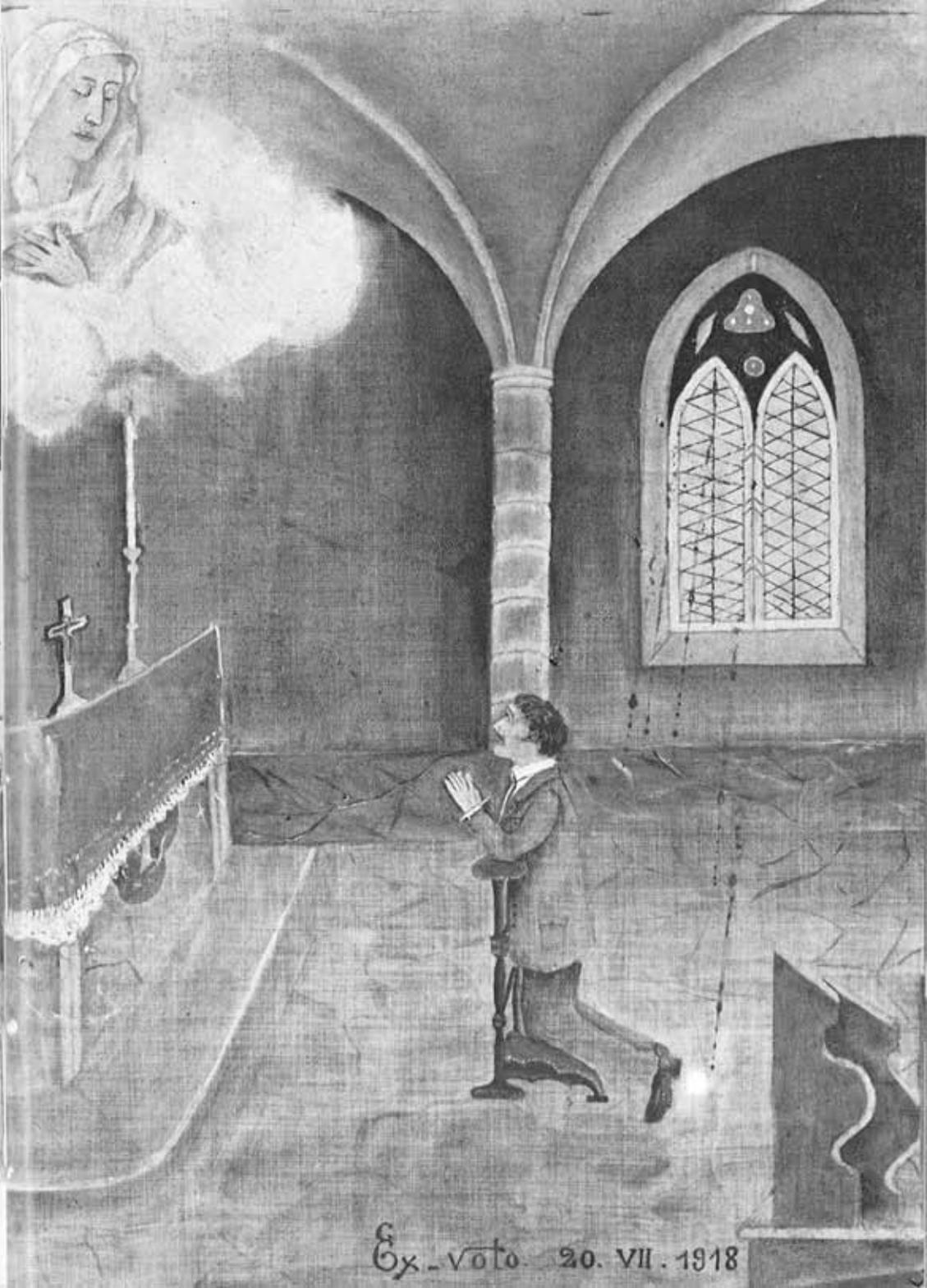
Edmond Bille, *Un ermitage valaisan*,
dans: *Gazette de Lausanne* du 28 avril 1912.



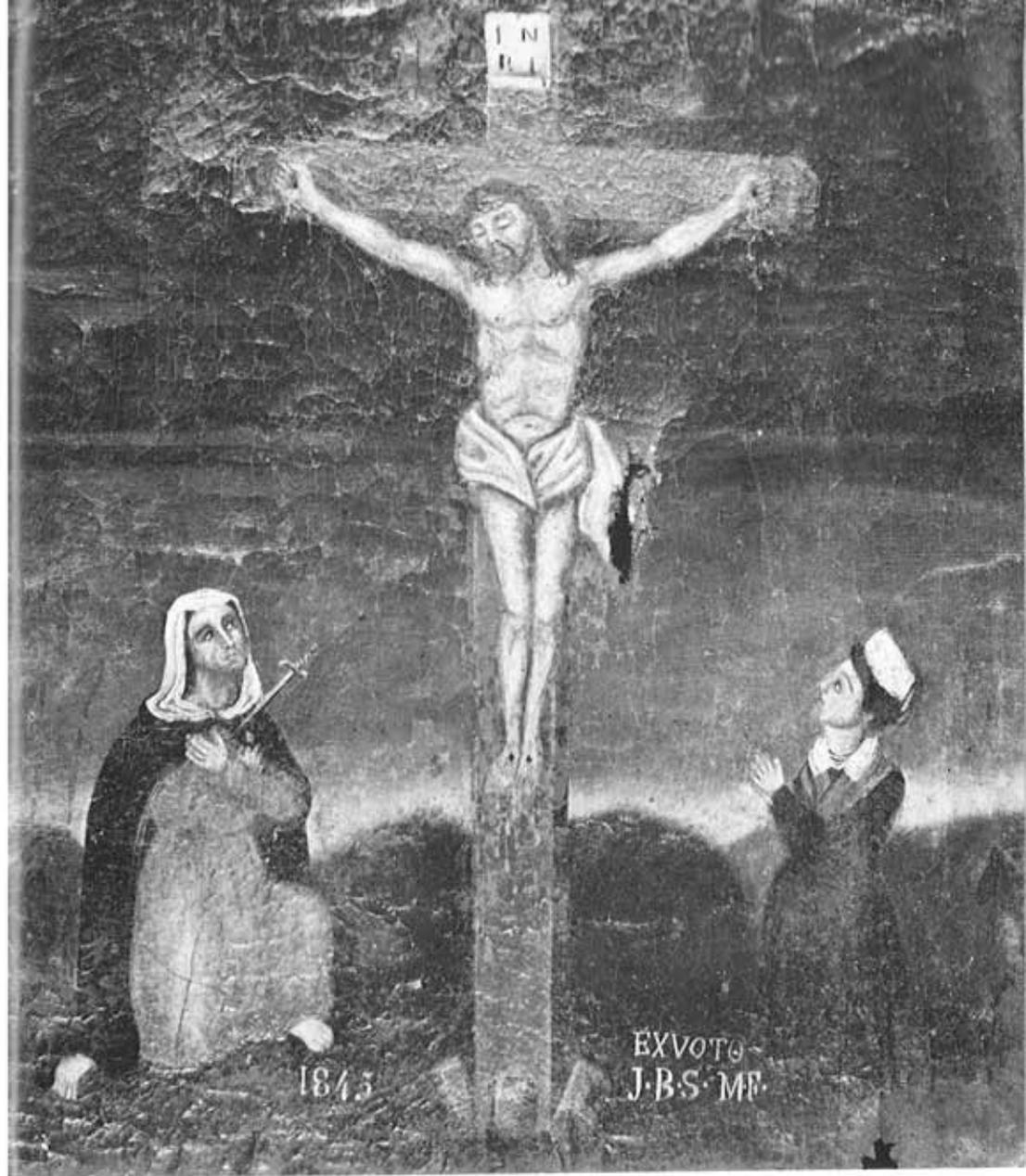
EXVOTO
 EIN GREIS BEI DER ÜBERGANG DER FURKA
 MARIEN 7. NOV. AM 26. NOV. 1847
 VON FURKA.



Ex-Voto- 1888



Ex-voto 20. VII. 1918



Cet ex-voto de 1845 est rare par son iconographie; il représente une Crucifixion dans laquelle l'artiste a substitué saint Jean l'Évangéliste par une Valaisanne en prière, qui fait sa demande de grâce.



Dans cet ex-voto de 1832, l'artiste représente une Valaisanne qui implore la guérison d'une maladie des yeux (yeux bandés). Mais ce qui est surtout remarquable, c'est l'intérieur de la chapelle où, au-dessus de la fenêtre, l'on distingue un ex-voto, allusion au sanctuaire de Longeborgne.



Ci-contre, un ex-voto de 1780 dont l'intérêt réside dans la différenciation de grandeur des personnages. La Pietà (personnages célestes) est surdimensionnée par rapport au couple en prière.

BIBLIOGRAPHIE

- BILLE, Edmond, *Un ermitage valaisan*, dans *Gazette de Lausanne*, 28.4.1912.
- BINER, Jean-Marc, *Il faut sauver Longeborgne*, dans *Nouvelliste et Feuille d'Avis du Valais*, 1.12.1970.
- Id., *Un pèlerinage folklorique à Longeborgne et à La Bâtiaz, le 23.9.73*, dans *Folklore suisse*, 64e année, fasc. 3, 1974, p. 37-40.
- Id., *Distribution de sel à Longeborgne*, dans *L'Ecole valaisanne*, mai 1978, n° 9, p. 72-74.
- BURGENER, Laurenz, *Die Wallfahrtsorte der katholischen Schweiz...* t. I-II, Ingenbohl (Kt. Schwyz), 1864.
- CHAPPAZ, Maurice, *Le salut par les ermites*, dans *Treize Etoiles*, 21e année, février 1971, p. 15-19.
- [DELOGNE, Hugues], *Le manuel du Pèlerin de Longeborgne. Historique. Description. Dévotions*, Sion, (1960).
- DELVINCOURT, J., *L'ermitage de Longeborgne*, Cambrai, 1870.
- DONNET, André, *Guide artistique illustré de Sion*, Sion, *Sedunum nostrum*, Annuaire n° 2, 1972.
- DUPONT LACHENAL, Léon, *Etablissements bénédictins du Valais*, dans *Archives héraldiques suisses*, annuaire 1975, p. 63-73.
- FOLLONIER, Jean, *L'ermitage de Longeborgne*, dans *L'Echo Illustré*, 20.2.1971, p. 30-31.
- IMHOF, Alexander, *Longeborgne*, dans *BWG* 1907, p. 28-33.
- Longeborgne - Livret du pèlerin*. Nouvelle édition du *Manuel du pèlerin...* revue par les moines du Bouveret, [Saint-Maurice, 1978].
- LOVAY, Jean-Marc, et Achille Chappaz, *Bonjour, Père Hugues!* dans *Treize Etoiles*, 15e année, mars 1965, p. 20-29.
- MAGNIN, Ad[olphe], *Pèlerinages aux sanctuaires suisses de la Sainte Vierge*, Fribourg (1938), p. 317-332.
- MICHELET, J[ean]-C[laude], *Longeborgne et ses ex-voto*, dans *Heimatschutz*, 71e année, n° 3, août 1976, p. 15.
- ROCHAT, Paul J., *Souffle divin. Communautés religieuses catholiques de Suisse romande*, Lausanne (cop. 1952), p. 87-97.
- SANTSCHI, Catherine, *Les tribulations d'un ermite à l'époque de la Restauration*, dans *Vallesia*, t. XXXIII, 1978, p. 483-498.
- SCHINER, Hildebrand, *Description du département du Simplon, ou de la ci-devant République du Valais*, Sion, 1812.
- SOLANDIEU [Albert Duruz], *Longeborgne*, dans *L'Ecole primaire*, 1909, suppl. p. 70-71.
- WYDER, Bernard et Klaus Anderegg, *Ex-voto du Valais / Walliser Votivbilder*, Martigny, Manoir (catalogue d'exposition), 1973.
- ZIMMERMANN, B[ennon], *L'Ermitage de Longeborgne. Le Sanctuaire. Le Pèlerinage*, Longeborgne (Valais), 1934.
- ZIMMERMANN, Dom Hildebrand, *Le sanctuaire de Longeborgne en Valais*, dans *Marie* (Nicolet/Canada), 8e année, 1954, p. 53-57.

TABLE DES MATIERES

L'histoire et les hommes, par Catherine Santschi	7
Le site	7
Résonances littéraires	9
Omniprésence du rocher	12
Le culte à Longeborgne	18
Notre-Dame de Compassion	22
Saint Antoine	26
Autres dévotions	28
Les ermites de Longeborgne	28
Un ermite bénédictin	29
Les capucins à Longeborgne	33
Les premiers ermites	36
Travaux d'ermites	38
Noms d'ermites	42
Au début du XIXe s. Les tribulations de l'ermitage	45
La succession de Franz-Xaver Rieser	53
Comment peut-on être ermite ?	58
Sigles et notes	64
L'ermitage et son mobilier, par Gaëtan Cassina	69
De l'antimonument à l'ouvrage d'art	69
Pérennité et métamorphoses	77
Heurs et malheurs du mobilier	78
Trois siècles d'ex-voto, par Bernard Wyder	95
Considérations chronologiques	98
Les vocables	100
Les intentions du vœu	102
Les artistes	104
Variations iconographiques sur les vocables	108
Les artistes par l'image	113
Bibliographie	126

Achévé d'imprimer
sur les presses
de l'Imprimerie Schmid S.A.
Sion, décembre 1979